

LA REVUE DU CAIRE

لا ريفي دي كير

SOMMAIRE :

	PAGE
MAHMOUD TEYMOUR Une nouvelle Ecriture arabe	331
CHARLES PICARD Dionysos et le "Dionysisme" Antique	349
AHMED RASSEM Poèmes	357
SADEGH HEDAYAT La Chouette Aveugle.....	367
PIERRE EMMANUEL..... Les critiques et la Poésie	392
FRANCIS DE MIOMANDRE... Le Temps et la Poésie.....	396

LIVRES D'EGYPTE DE LANGUE FRANÇAISE

ALEXANDRE PAPADOPOULO — ETIENNE MERIEL

LA VIE LITTERAIRE

PIERRE DESCAVES..... La France honore Victor Hugo	408
---	-----

rdc

EGYPTE : 20 PIASTRES

LA REVUE DU CAIRE

Rédaction-Administration,

3, Rue Dr. Abdel Hamid Saïd, Le Caire

La REVUE DU CAIRE est une revue internationale consacrée à la compréhension culturelle. Elle évite toute question politique ou religieuse controversée, recherchant ce qui dans les diverses cultures unit les hommes et contribue à la Paix.

Sur tous les problèmes, nos collaborateurs expriment uniquement leurs opinions personnelles, qui n'engagent que leur responsabilité et ne représentent pas nécessairement le point de vue de la Revue.

Grâce à cette position internationale et exclusivement culturelle, la direction ne tient compte que de la valeur intrinsèque de chaque article, indépendamment de la personnalité politique que l'auteur pourrait avoir dans son pays d'origine.

Les manuscrits soumis à la Revue doivent être dactylographiés en double interligne. Insérés ou non les manuscrits ne sont pas rendus.

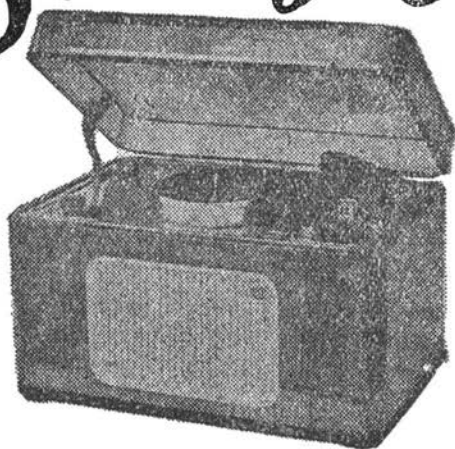
Les ouvrages envoyés pour recension doivent être adressés en double exemplaire au directeur de la Revue.

Nos abonnés sont instamment priés de nous signaler **en temps utile** leurs changements d'adresse.

Nous leur serons reconnaissants s'ils nous avisent **aussitôt** de la perte par la poste de leur numéro, afin de nous permettre d'adresser les plaintes nécessaires à l'administration.

ENREGISTREMENT MAGNETIQUE SUR FIL
JOINT L'UTILE A L'AGREABLE
APPAREIL IDEAL POUR DICTER VOTRE COURRIER
ET POUR VOS SOIREES DANSANTES

LE *Sonofil*



R.C. 3518

Une fabrication
de la DIVISION "ELECTRONIQUE"
des ATELIERS DE CONSTRUCTIONS
ELECTRIQUES DE CHARLEROI
SOCIETE ANONYME



TEL 59816

40, Rue Falaki - Le Caire

BANQUE MISR

S. A. E.

Fondée en 1920

R. C. Caire No 2

Siège Social : LE CAIRE

151, Rue Mohamed Bey Farid (ex-Emad El-Dine)

Téléphone No. 78295 et 78090

Succursale à Alexandrie :

9, Rue Talaat Harb Pacha

AGENCES DANS TOUTES LES VILLES
IMPORTANTES ET PROVINCES D'EGYPTE.

CORRESPONDANTS

DANS LE MONDE ENTIER

TOUTE OPÉRATION DE BANQUE

LOCATION DE COFFRES FORTS

CAISSE D'ÉPARGNE

LA BANQUE MET EN LOCATION, A DES PRIX
TRÈS AVANTAGEUX, DES COFFRES DE TOUTES
DIMENSIONS POUR LA GARDE D'OBJETS DE
VALEUR, AU SIEGE CENTRAL DU CAIRE ET A LA
SUGCURSALE D'ALEXANDRIE.

MESSAGERIES MARITIMES

SERVICES DE PAQUEBOTS

ET NAVIRES DE CHARGE



REPRESENTATION EN EGYPTE



ALEXANDRIE

Passages : Khédivial Mail Line — — Tél. 20824

Marchandises : Sté. Misr de Navigation

Maritime — — — — Tél. 21547

LE CAIRE

Passages : Khédivial Mail Line — — Tél. 59507

Marchandises : Sté Misr de Navigation

Maritime (c/o Banque Misr) Tél. 78295

ZONE DU CANAL

Port Said } Messrs. Worms & Co. Tél. 8671 à 8676
Suez } Tél. 36

SOCIÉTÉ ANONYME DES
DROGUERIES D'EGYPTE

ci-Devant E. DELMAR

Fondée en 1880



Siège Social : 12, Rue Mahdi — R.C. 10866 — Le Caire

**LA PLUS ANCIENNE MAISON DU MOYEN-ORIENT
POUR LE COMMERCE DES PRODUITS PHARMACEUTIQUES**

**Quelques produits des Laboratoires S.S.
propriété de la S.A.D.E.**



BILIXINE	(maladie du foie)
CYNAROS	(maladie du foie)
HEPATONIG	(tonique)
PULMOLINE	(Sirop contre la toux)
STIM	(élixir reconstituant général)
HAMODERME	(poudre contre hamonil)
CYSTOSAN	(diurétique)

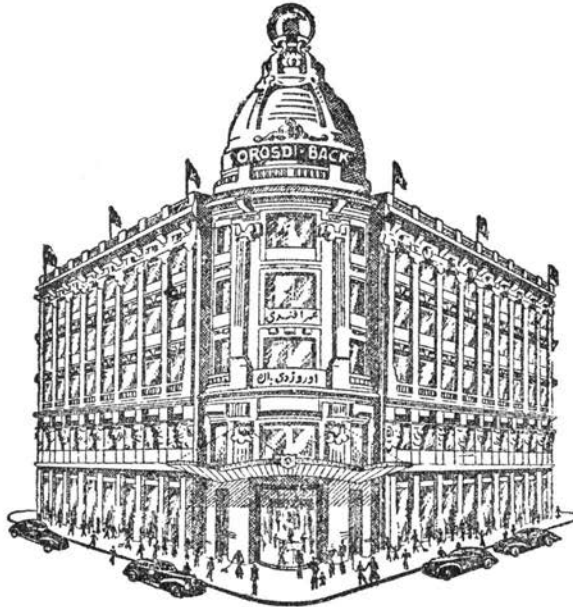
• OROSDI - BACK • OROSDI - BACK •

OROSDI-BACK • OROSDI-BACK • OROSDI-BACK • OROSDI-BACK • OROSDI-BACK •

NOUVEAUTÉS

D'ÉTÉ

AUX
ÉTABLISSEMENTS



OROSDI-BACK • OROSDI-BACK • OROSDI-BACK • OROSDI-BACK • OROSDI-BACK •

LE CAIRE

R. C. 302

PORT-SAID



**"Je vous cite un fait précis!
800.000 passagers ont utilisé
AIR FRANCE**

C'est la meilleure preuve qu'Air France réserve à ses passagers des conditions de voyage qui sont appréciées dans le monde entier. L'accueil, le confort et le service Air France sont d'une perfection devenue légendaire. Aussi bien pour vos affaires que pour vos déplacements privés, Air France vous offre des possibilités immenses en vous conduisant en quelques heures dans 155 centres répartis dans 70 pays du monde. Profitez de ces facilités. Vous y trouverez aussi votre intérêt.

*AIR FRANCE ABOLIT LES SERVITUDES
DU TEMPS ET DE L'ESPACE.*



AIR FRANCE

Le Caire . Midan Soliman Pacha — Tél 79915 Agence Shepheard's — Tél. 45670
Alexandrie : 3 Rue Fouad — Tél. 23929 ..

ET TOUTE AGENCE DE VOYAGE RECONNUE



LA REVUE DU CAIRE

FONDÉE EN 1938
Vol. XXVIII No. 149

AVRIL
1952

DIRECTEUR :
Alexandre Papadopoulos

UNE NOUVELLE ECRITURE ARABE

Pourquoi les points diacritiques furent inventés.

Lorsque les œuvres littéraires arabes commencent à être écrites, à l'époque Ommayade, on constata que les lettres de l'alphabet ne suffisaient point en elles-mêmes à traduire la prononciation véritablement correcte d'après l'étymologie et la syntaxe. Les écrivains de cette époque eurent alors l'idée de mettre des points diacritiques au-dessus des lettres afin d'éviter les erreurs et prévenir toute confusion ou ambiguïté. N'oublions pas que cela se passait au temps où les Arabes en général parlaient tous une langue uniforme et correcte, non encore adultérée.

Pour les Arabes d'autrefois, la correction de la langue était tellement importante que parfois, n'estimant pas les points diacritiques suffisants, ils éprouvaient le besoin de préciser grâce à un mot placé à la suite, le sens donné par ces points à un terme pouvant prêter à confusion. Les auteurs poussèrent à l'adoption de cette méthode craignant les erreurs et les déformations de sens ou peut-être bien encore que les

N.D.L.R. — Nous sommes heureux de donner à nos lecteurs l'adaptation française de l'importante Communication soumise en Janvier 1951 par Mahmoud Teymour Bey, le célèbre écrivain égyptien, au Congrès de l'Académie Fouad Ier de Langue Arabe, au Caire.

points diacritiques ne s'effacent plus tard ou ne soient mal transcrits par les copistes ; ainsi, par ce rappel formulé, ils s'assuraient que les points diacritiques ne seraient pas omis. Tout cela montre que les écrivains de cette époque étaient fort conscients de l'insuffisance de l'alphabet arabe à rendre la prononciation correcte et de la nécessité de faire intervenir les points diacritiques pour éviter ambiguité et erreurs.

On ne saurait en dire autant de nous, qui, avec l'introduction de l'imprimerie, au début de notre renaissance moderne, nous sommes contentés des lettres de l'alphabet arabe sans aucune adjonction de points diacritiques.

On se demande si nous l'avons fait parce que nous nous croyons plus de dispositions à parler ou à lire l'arabe correctement sans points diacritiques que n'en avaient les Arabes purs de l'époque Ommayade ! Non certes, et c'est un fait reconnu que lire sans points diacritiques est chose difficile même lorsqu'on appartient à la classe instruite. A vrai dire, même les spécialistes de la langue arabe, qui ont consacré toute leur vie à son étude, ne peuvent y arriver qu'en usant de beaucoup de discernement et de vivacité d'esprit, et même alors, pour éviter les erreurs, ils sont obligés de lire très lentement et de faire un grand effort de concentration.

Pourquoi avons-nous abandonné l'emploi des points diacritiques ?

Si les imprimeurs utilisent généralement les lettres de l'alphabet arabe sans points diacritiques, ce n'est guère que ces lettres soient considérées comme adéquates, mais parce que la nature et la construction des lettres de cet alphabet ne permettent pas un

emploi facile des points diacritiques dans l'impression. Ce n'est que très rarement, dans les cas où l'emploi de ces points est particulièrement indispensable qu'ils sont utilisés par l'imprimerie. Par exemple dans le cas des livres de grammaire à l'usage des écoles.

Aussi étonnant que cela puisse paraître, cette difficulté technique de l'impression a fait naître dans la classe instruite une conception aussi erronée que regrettable, une sorte de complexe de supériorité vis-à-vis des points diacritiques. Les adultes en sont venus à considérer les points diacritiques comme nécessaires uniquement pour les enfants, pour les élèves et non pour les maîtres. Etant donné que les livres de classe sont à peu près les seuls à se servir des points diacritiques, il est devenu littéralement « inconvenant » de les utiliser dans des livres à l'usage des grandes personnes qui ont dépassé le niveau des élèves. Donner à un homme instruit un livre imprimé avec des points diacritiques est presque considéré comme une insulte : ce serait insinuer qu'il ignore les règles de la grammaire, de la syntaxe et de la conjugaison.

Il est évident que ce complexe à l'égard des points diacritiques est totalement infondé et injustifié et constitue une véritable aberration. En réalité, c'est une façon, pour ceux qui connaissent les langues étrangères et en particulier le français, l'anglais ou l'italien qui s'écrivent comme ils se parlent, de s'abuser inconsciemment eux-mêmes. En effet bien des gens ont acquis une aisance et une exactitude dans les langues étrangères qu'ils sont loin, hélas, de posséder dans leur propre langue.

L'alphabet arabe ne traduit guère, par lui-même, la valeur phonétique des mots.

L'alphabet arabe est incapable de traduire par

lui-même la valeur phonétique des mots et nous devons donc admettre que l'écriture arabe lorsqu'elle n'emploie pas les points diacritiques est une écriture défectueuse. En négligeant ces derniers, nous faisons seulement preuve de vanité et une telle vanité n'est, en général, qu'un vêtement pour cacher une faiblesse : l'incapacité à lire et à écrire en accord avec les règles de la syntaxe. Nous satisfaisons ainsi notre vanité et persistons avec arrogance à faire des fautes.

Il n'est guère surprenant dans ces conditions, que l'homme instruit lui-même n'éprouve quelque difficulté car le temps est révolu où les Arabes savaient d'instinct prononcer leur langue correctement. De nos jours, il faut des études spécialisées et une longue pratique de la langue pour y arriver. Il s'est formé un dialecte arabe parlé dont des variantes sont utilisées par les Arabes des différents pays comme moyen universel d'expression pour tout ce qui concerne la vie journalière. Ces dialectes parlés ont négligé ou même évité les règles les plus élémentaires de la syntaxe de la langue classique écrite, à savoir les règles de l'inflection, de la dérivation et de la conjugaison. C'est pourquoi, lorsque nous voulons lire ce que nous avons écrit en langue classique, il nous est difficile de prononcer les points diacritiques corrects qui gouvernent le cas grammatical d'un mot, ou de conjuguer convenablement sans tomber dans l'affectation ou risquer de se tromper. Aussi voyons-nous le professeur à l'école, le conférencier devant son public et le « speaker » au microphone, avoir recours aux pauses après un mot difficile (ce qui, sauf dans quelques cas grammaticaux, n'est légitime qu'à la fin d'une phrase) ; dans leur effort pour éviter une faute de grammaire, ils suppriment ainsi les modulations grammaticales de ce mot.

Les difficultés que rencontrent sur leur chemin ceux qui essayent de parler la langue classique sont telles que d'aucuns ont été amenés à préconiser l'abandon des règles de la déclinaison indiquées par certains points diacritiques (se distinguant des points diacritiques étymologiquement inhérents à un mot) — et l'adoption universelle des pauses à la fin des mots. A mon humble avis, l'adoption de ce système n'abolirait pas toutes les difficultés de prononciation. Tout d'abord, les points diacritiques employés pour marquer la déclinaison d'un mot ne sont point les seuls : il y en a qui font partie de l'étymologie du mot et d'autres qui répondent à des règles de syntaxe et de conjugaison. Vouloir supprimer de la langue arabe toutes ses règles de grammaire, de syntaxe et de conjugaison reviendrait à la désintégrer et aurait pour conséquence de la dépouiller de certaines de ses caractéristiques les plus essentielles et les plus fondamentales.

Pourquoi ne s'est pas généralisé un arabe écrit et parlé véritablement correct.

Il est exact de dire qu'il existe dans le monde arabe d'aujourd'hui un « milieu » intellectuel qui écrit et parle l'arabe classique correctement : mais il n'en demeure pas moins que ce « milieu » n'a guère réussi à influencer la langue parlée par la masse des différents peuples arabes. L'arabe continue à être lu sans egard aux points diacritiques nécessaires et les dialectes employés abondent en erreurs graves.

Si cette *intelligentia* avait pu présenter au lecteur ou à l'auditeur une langue arabe écrite ou prononcée correctement, obéissant aux points diacritiques appropriés, cela aurait grandement profité à tous ceux qui parlent l'arabe et on serait arrivé à une génération de

gens possédant d'instinct la capacité de parler et d'écrire correctement.

J'irai jusqu'à dire que ce milieu intellectuel, s'il avait eu à sa disposition un instrument aussi puissant qu'une langue parlée et écrite correcte, dotée de points diacritiques convenablement employés, serait devenu aussi apte à propager un arabe parlé et écrit correct que le « milieu » d'autrefois, dont nous parlions plus haut, ce « milieu » bédouin dans lequel les Califes et les Princes arabes du début de l'ère islamique envoyaient leurs enfants pour les initier à la langue classique parfaite et les immuniser contre les incorrections grammaticales.

Supposons un instant que l'emploi correct des points diacritiques soit devenu universel, dans tout ce que les peuples de langue arabe lisent et entendent, à tous les degrés de l'instruction élémentaire et universitaire, dans tous les journaux, magazines et livres ainsi que dans les transmissions radiophoniques. Et supposons encore que les peuples arabes ne lisent ou n'entendent jamais autre chose qu'une langue dans laquelle les points diacritiques soient employés correctement et en strict accord avec les règles de la syntaxe. Est-ce que cela ne donnerait pas forcément aux gens l'habitude de parler correctement et selon le bon usage des règles de grammaire ?

Nous sommes, sans contredit, plus favorisés que les Arabes d'autrefois qui ne disposaient pas des moyens que nous possédons, imprimeries qui éditent des livres et des journaux sur une grande échelle et radio transmettant à l'auditeur, où qu'il fût, avec clarté et exactitude tout ce qui se dit devant le microphone. Ce sont là des moyens beaucoup plus effi-

caces que ceux dont disposaient les Arabes d'autrefois pour répandre la langue correcte.

Mais nous n'avons guère utilisé adéquatement tous ces moyens efficaces et extensifs pour la seule raison que nous n'avons pas employé les points diacritiques dans notre langue parlée ou imprimée.

Qu'est ce qui nous a empêché jusqu'ici de vulgariser cette langue correcte ?

Pourquoi les imprimeries arabes n'insèrent-elles pas les points diacritiques bien qu'ils soient un élément essentiel de la langue arabe ?

Une des raisons principales, c'est sans doute que les imprimeries arabes, qui depuis leur création ne les utilisèrent point, sont maintenant tellement habituées à cet état de chose qu'elles en sont arrivées à les considérer comme une surcharge inutile et encombrante. Tenons compte également du fait indéniable que l'alphabet arabe, dont la construction est loin d'être uniforme, rend très difficile une disposition claire et ordonnée de ces points.

Malgré tous les efforts et les initiatives diverses des maîtres imprimeurs pour simplifier leur tâche, celle-ci demeure très ardue et, de surcroît, le lecteur qui doit suivre tous ces points disposés au-dessus et au-dessous des lettres se fatigue beaucoup les yeux. Voilà les raisons pour lesquelles très rares sont les imprimeurs qui acceptent d'utiliser les points diacritiques.

Solutions proposées pour surmonter ces difficultés.

On a proposé diverses solutions pour résoudre ce problème ; nous pouvons les classer en six catégories :

1) L'adoption des caractères latins. Cette solution est défendue par Abd el Aziz Fahmy Pacha dans un document historique où il expose son idée en détails et répond par avance aux critiques possibles. Fahmy Pacha n'en est venu à cette solution qu'après avoir vainement essayé d'arriver à une simplification de l'écriture arabe par l'utilisation des caractères actuels. Il n'existe pas d'autres alternative, dit-il également, que d'adopter les caractères latins, utilisés dans la grande majorité des langues et dont l'efficacité et la commodité sont démontrées. Par là, ajoute-t-il, on ferait également un pas vers le rapprochement des peuples de langue arabe avec les autres nations du monde. La solution de Fahmy Pacha prévoit plusieurs modifications de l'alphabet latin qui permettraient une prononciation correcte des mots arabes.

2) Remplacer l'alphabet actuel par un nouvel alphabet comprenant les points diacritiques dans sa construction.

L'ingéniosité des artistes calligraphes a jusqu'ici donné naissance à de nombreux alphabets de ce genre, qui dans certains cas ressemblent à l'écriture actuelle. A mon sens, toutefois, l'introduction d'un alphabet entièrement nouveau pour tous est une entreprise bien plus hasardeuse et audacieuse que l'adoption des caractères latins, car ces derniers au moins ont subi l'épreuve du temps alors qu'il faudrait attendre longtemps pour que de nouveaux caractères s'avèrent viables, si jamais c'est le cas.

3) L'alphabet arabe actuel serait conservé, mais on inventerait de nouveaux points diacritiques qui seraient d'un maniement plus facile pour les imprimeurs et plus aisément suivis par l'œil du lecteur. Cela

pourrait se faire, suggère-t-on, en joignant les points diacritiques aux extrémités des lettres de l'alphabet.

On peut craindre, cependant, que l'adjonction des points diacritiques aux lettres de l'alphabet changerait considérablement le caractère de ces lettres et les rendrait ainsi étrangères au lecteur actuel. Cette dernière solution aussi bien que les deux premières signifieraient en fait l'abandon de l'alphabet qui nous est actuellement familier.

4) On garderait l'alphabet actuel ainsi que les points diacritiques, mais ces derniers devraient faire corps avec la lettre de manière à n'être jamais éloignée de la position qu'ils doivent occuper par rapport aux lettres.

Mais il existe deux grands obstacles à l'application de ce projet, l'un d'ordre technique et le second d'ordre économique.

La matrice des machines typographiques arabes est déjà immense et comporte plus de 300 variantes de lettres. Si ce projet est appliqué, ce nombre serait encore considérablement augmenté et par conséquent le travail du typographe deviendrait bien plus difficile : le temps de production et le coût de l'impression s'élevaient en proportion.

5) Les points diacritiques seraient placés à la suite des lettres et séparés d'elles, au lieu de se trouver au-dessus et au-dessous comme cela se fait à présent.

Cette solution impliquerait un changement radical dans la méthode actuelle d'écrire où les lettres sont rattachées les unes aux autres d'une manière caractéristique. L'espace laissé après chaque lettre modifierait l'aspect qui nous est familier de l'écriture arabe. De

plus, cela allongerait beaucoup les mots et par conséquent augmenterait la taille des livres.

6) On n'emploierait que la forme détachée des lettres qui n'est actuellement employée qu'à la fin des mots. Cela faciliterait la disposition des points diacritiques et réduirait la taille des matrices des machines.

Cette dernière solution présente de nombreux inconvénients, entre autres celui d'augmenter la dimension des mots; elle nécessiterait aussi un grand espace entre eux afin d'éviter les confusions.

Les inconvénients que présente l'adoption d'une nouvelle écriture sont très exagérés.

Les solutions proposées par les différents promoteurs d'une simplification de l'écriture arabe, qu'il s'agisse de l'adoption des caractères latins ou de tout autre écriture nouvelle, ou encore d'une modification dans la disposition des points diacritiques, ont soulevé de violentes critiques. On les a surtout accusés de chercher à rompre le lien qui nous relie à notre héritage passé. On a dit que si l'une de ces formes d'écriture était adoptée, les nouvelles générations n'auraient plus accès aux trésors littéraires du passé et seraient frustrées de cette grande richesse littéraire si chère aux peuples arabes.

Je pense pour ma part que ces objections sont exagérées et dans une certaine mesure injustifiées.

Je ne crois pas qu'il y ait lieu de craindre que nous soyons coupés de notre héritage littéraire; au contraire, une nouvelle forme d'écriture arabe, à caractères latins ou autres, aboutirait au résultat opposé. Une génération qui n'aurait pas eu à surmonter de grosses difficultés pour arriver à lire correctement

l'arabe apprendrait la langue bien plus facilement et beaucoup mieux et n'éprouverait aucune difficulté à se reporter aux œuvres du passé : il suffirait de quelques heures de travail et d'un effort minime pour étudier l'ancien alphabet. Il n'est pas au delà des possibilités d'un homme d'intelligence moyenne d'apprendre un alphabet de 28 lettres en quelques heures.

Il faudrait cependant, si un nouvel alphabet était adopté, que la nouvelle génération ait des notions de l'ancien. Cela lui donnerait la possibilité, une fois acquise une meilleure connaissance de la langue grâce au nouvel alphabet, de revenir aux trésors littéraires écrits dans l'ancien alphabet, pour compléter sa culture.

Jusqu'à ce que les œuvres du passé soient transcrites, il demeurerait nécessaire d'apprendre à la fois l'ancien et le nouveau système. En vérité, je pense que cela s'avèrerait indispensable pendant très longtemps, car la transcription de toutes ces œuvres représentera de toute évidence un immense travail recouvrant beaucoup de temps et beaucoup d'argent.

Mais en tout cas, l'adoption d'un alphabet différent, au lieu de rompre nos liens avec le passé ne ferait que les renforcer.

Logiquement et d'un point de vue théorique, tous ces arguments semblent valables. Mais examinons la question sous un angle pratique.

Nous ne devons pas oublier, pour commencer, que la langue arabe n'est pas le monopole d'un seul pays ou d'un seul groupe ethnique, mais qu'elle est l'apanage de nombreuses contrées et de nombreuses nations. Et il est certain également, que tous ces pays et peuples, et le monde arabe tout entier, sont en majorité partisans de garder le style actuel de l'é-

criture arabe. Le sentiment général est certes que l'écriture actuelle est compliquée et ne remplit pas efficacement son office, n'arrivant pas à donner, avec les points diacritiques, le degré d'exactitude voulue, mais cependant, en dépit de ce fait, règne un scepticisme marqué à l'égard de tout changement drastique.

Le sentiment des Arabes s'oppose à l'adoption d'une nouvelle écriture.

Il existe chez les Arabes une attitude sentimentale et psychologique généralisée que l'on ne saurait dédaigner. Notre pays cherche, au sein de sa renaissance moderne, qui s'inspire en grande partie de la civilisation occidentale, à préserver jalousement son caractère national, à ne pas le laisser s'effacer ou évoluer sous l'influence de l'Occident, et la forme actuelle de l'écriture de notre langue est considérée comme l'une de ces caractéristiques nationales sacro-saintes.

On semble craindre un précédent très dangereux qui déclencherait toute une série de mesures aboutissant finalement à la destruction de notre patrimoine littéraire et de caractères nationaux très chers, si l'on cédait sur ce point.

Bien que nous soyons en général progressistes dans notre renaissance moderne et que nous n'ayons point hésité à importer des idées occidentales ayant fait leurs preuves, il n'en demeure pas moins que l'ensemble de la population conserve avec une véritable dévotion certaines traditions, et qu'elle ne laisserait en aucun cas modifier certains aspects de nos mœurs, aussi superficiels et triviaux qu'ils apparaissent.

Les lettres actuelles de l'alphabet arabe, bien qu'elles ne représentent, en fait, rien de plus que des signes permettant de transcrire les mots de la langue

et ne constituant nullement une partie essentielle ou fondamentale de celle-ci, tombent malheureusement sous le coup de ce respect plein de dévotion. C'est en réalité cette attitude psychologique qui empêche toute réforme de l'écriture et qui a jusqu'ici fait échouer les efforts de linguistes éclairés.

Il est inutile d'ajouter que pareille tendance chez un peuple ne saurait être supprimée par la seule force d'arguments logiques ni par une démonstration des avantages qu'une telle réforme apporterait. Le temps demeure l'unique facteur susceptible d'amener un changement dans une attitude psychologique de cette sorte.

La situation serait peut-être différente si une nouvelle forme d'écriture était introduite et imposée par le gouvernement. Les individus isolés, quant à eux ne peuvent faire plus que « plaisanter » l'opinion publique et lutter avec doigté pour amener la réforme désirée.

Or, en ce moment, l'opinion publique ne saurait être amenée à accepter une réforme que si celle-ci ne comporte aucune modification importante des caractères essentiels et familiers de l'alphabet actuel. C'est là l'objet de la proposition que j'expose ici.

Le Projet de l'auteur.

En simplifiant l'écriture arabe actuelle, mon projet répond à toutes les objections qu'elles soient d'ordre sentimental, psychologique ou pratique élevées contre l'emploi des points diacritiques dans l'impression.

Mon objectif principal est, comme je l'ai mentionné plus haut, de trouver un alphabet qui facilite l'emploi des points diacritiques dans l'impression. Les matrices des machines typographiques arabes contien-

nent différentes formes de chaque lettre : essentiellement les formes *initiales*, *médianes* et *terminales*, sans parler d'autres encore qui dépendent de la position de certaines lettres par rapport à d'autres dans la construction du mot. Il ne serait pas sage d'ajouter à cette matrice déjà énorme une seconde comprenant les points diacritiques.

Mon projet serait de n'utiliser qu'une seule forme de chaque lettre, de sorte qu'il n'y aurait en tout que 30 formes différentes dans la matrice au lieu des 300 qui existent actuellement. Nous pourrions alors, en toute justice, utiliser les points diacritiques actuels, ce qui, avec une matrice ainsi allégée ne comporterait plus d'inconvénient. La forme de lettre que je suggérerais d'adopter serait la forme *initiale* — (celle qui apparaît en tête du mot et est reliée aux autres lettres) ; cependant les lettres suivantes doivent être employées dans leur forme actuelle qui est déjà la forme initiale : *alif*, *daal*, *dhaal*, *raa*, *vaw*, *kaaf*, *laa* et le *taa* terminal.

Je suis convaincu que si cette solution était adoptée, la plupart des embûches de l'écriture arabe seraient supprimées, sans soulever d'objections sérieuses ou demander d'efforts très grands pour lui rallier l'opinion publique, puisqu'elle n'entraîne aucun changement radical.

Enumérons les avantages que cette solution présente :

1) La continuité avec le passé ne serait pas interrompue, car les lettres proposées appartiennent à l'alphabet traditionnel et les points diacritiques demeurent inchangés.

2) Les lettres proposées seront très claires. Elles présentent l'avantage sur les formes complexes des

lettres du style actuel d'être simples, étant donné que chaque lettre conservera la même forme.

3) Les points diacritiques seront toujours placés de la même façon par rapport aux lettres et par conséquent il sera bien plus facile pour le lecteur d'en tenir compte. Ces lettres seraient toutes de la même taille et, de ce fait, un point diacritique appartenant à une lettre ne pourrait être attribué par erreur à une autre, ce qui est d'habitude une source de confusion.

4) L'adoption d'une seule forme pour chaque lettre de l'alphabet facilitera considérablement, à la base, l'étude de l'aphabet. Ce sera une grande aide pour les enfants et l'analphabétisme des masses n'en serait que plus aisément combattu.

5) Le travail énorme du typographe arabe serait dans une grande mesure simplifié. L'ouvrier pourrait sans grande difficulté composer les lettres avec les points diacritiques voulus, la matrice entière ne dépassant pas les 50 formes.

6) A la fois le temps et l'effort nécessaires au typographe pour composer avec les points diacritiques seraient inférieurs au temps et à l'effort requis dans l'impression actuelle, sans points diacritiques.

7) Finalement, en remplaçant la construction complexe du mot actuel, par la méthode simple que je préconise, le mot occupera moins d'espace en hauteur et par conséquent on économisera une notable partie du volume de la matière imprimée.

J'ai demandé à une imprimerie de me composer une phrase dans le style que je propose — (en n'utilisant que les anciennes matrices) — et nous avons pu constater que ma méthode ne comportait aucun obstacle d'ordre pratique.

أ ب ت ث ج ح خ د ذ ر ز س ش ص ض
ط ظ ع غ ف ق ك ل م ن ه ة و لا ي ب

أَرَيْتَ أَنَّهُ نَقْتُ تَصِيرَ مِنْ صُورِ الْحُرُوفِ عَالِيَةٍ
صُورَةٍ وَاحِدَةٍ ، وَبِذَلِكَ يَكُونُ لِصُنْدُوقِ
الْحُرُوفِ الْمَطْبَعِيَّةِ عَيْونٌ لَا تَتَجَاوَزُ التَّلَاثِينَ
عَدًّا . فَذَلِكَ مِنْ تِلْكَ الْعَيْونِ الَّتِي تَزِيدُ

**Un spécimen de l'écriture obtenue avec le nouvel alphabet
arabe proposé par Mahmoud Teymour Bey.**

Si ce projet venait à être adopté et mis en application, il ne fait aucun doute que les maîtres typographes apporteraient très rapidement de nombreuses améliorations d'ordre décoratif ou autre à ces caractères, sans parler des progrès d'ordre purement technique.

Il existe cependant un autre aspect au problème, que l'on ne saurait négliger. La rédaction d'un arabe comportant les points diacritiques présente des difficultés d'un ordre plus élevé.

Les auteurs qui écrivent en vue d'être imprimés s'apercevront bien vite, en effet, que ce n'est pas une mince tâche que d'employer correctement les points diacritiques. Et pour commencer, certains écrivains s'apercevront qu'ils n'en sont pas capables ! Dans ces conditions, une utilisation incorrecte des points diacri-

tiques, atteignent le public par le canal de l'imprimerie, amènerait la propagation de l'erreur au lieu de la diffusion de l'exactitude !

Mais cela ne devrait pas être un obstacle insurmontable. On ne peut empêcher les erreurs de prévaloir au début, elles diminueront graduellement jusqu'à devenir vraiment négligeables. On pourrait d'ailleurs, pallier au danger dès l'origine en confiant à des linguistes qualifiés la supervision et la correction des épreuves. Une nouvelle génération d'écrivains naîtra enfin, capable d'écrire correctement et qui n'aura guère besoin de l'assistance des grammairiens dont nous parlions. Le public qui lira une langue écrite aussi correctement acquerra à la longue une connaissance adéquate de la syntaxe et de la prononciation aussi naturellement que les poètes ont versifié correctement sans avoir jamais fait d'études spéciales de versification ou de grammaire, mais simplement parce qu'ils avaient lu beaucoup de poésie.

*
**

Le lecteur comprendra qu'il est inutile de s'attendre à ce que le public de langue arabe adopte sur le champ ce projet, aussi praticable et sensé soit-il. On ne saurait l'imposer, ni obliger le public ou les imprimeurs à l'utiliser ; cependant il doit être poussé habilement afin de gagner peu à peu l'approbation générale.

Peut-être que le meilleur moyen de réaliser ce but serait que le Ministère de l'Instruction Publique imprime tous les livres à l'usage des écoles et des universités dans l'écriture proposée. Je suis sûr que cette entreprise ne rencontrerait aucune difficulté d'ordre

pratique dans sa réalisation et l'initiative du Ministère de l'Instruction inciterait le grand public à suivre l'exemple, et créerait même une sorte de compétition entre les imprimeries, à qui publierait davantage dans le nouveau style.

Ce serait le seul moyen de réaliser enfin l'ambition chère à la présente Académie qui est de favoriser le développement de l'art d'écrire et de lire correctement la langue arabe.

MAHMOUD TEYMOUR

*Membre de l'Académie Fouad Ier
de Langue Arabe*



DIONYSOS

ET LE "DIONYSISME" ANTIQUE⁽¹⁾

Dionysos, pur éclat de l'automne

PINDARE

Déjà connu d'Homère, mais en un rang secondaire, ayant erré sur les routes d'Asie Mineure et du Nord, du Tmole lydien en Pangée de Macédoine, Dionysos n'a pas « inspiré » seulement ses anciens fidèles païens. Il bénéficie désormais de toute une littérature, dans l'exégèse moderne. Bien des érudits sont devenus autour de lui, sectateurs enthousiastes ou même, parfois, dirait-on, sectaires, depuis le temps du grand ouvrage de Rohde, la célèbre *Psyché* publiée deux ans après la *Naissance de la Tragédie*, cinq ans après que la raison de Nietzsche eût sombré définitivement...

On garnirait une étagère avec les livres et études publiées depuis lors, rien qu'en Allemagne ou en France ; en France surtout. Ce n'est peut-être pas dû uniquement, quoiqu'on puisse penser, au fait que, comme le marquait récemment M. Roger Dion (2), notre viticulture moderne est héritière de celle des Méditerranéens. Chez nous, chaque biographe de Dionysos a suivi quelque secrète préférence pour décider parmi les aspects du dieu élu, ou dans le lot de ses *vertus*, de ses *arétai*, comme disaient les anciens Grecs. Certes, le choix des points de vue, ou des « pouvoirs » à commenter ne manque guère d'embarrasser, autour d'un génie annexionniste, enfant à la double naissance, qui avait été non seulement animateur des

(1) H. Jeanmaire — *Dionysos, Histoire du Culte de Bacchus*, Payot, Paris, 1951 — in-8, 509 pages.

(2) *Revue des Deux Mondes*, 1er Février 1952, p. 465 et suiv.

fêtes populaires les plus « orgiaques », mais des représentations scéniques, et qui ne devint pas seulement le patron des « masques » et des comédiens, mais à l'occasion, celui des princes : tel le Cathégemôn de Pergame, ou le Bacchos, Enfant divin de la cour des Ptolémées, à l'époque helléniste. Que de chemin parcouru depuis les origines : entre l'Omestès primitif, dont le rituel commandait la manducation de chair crue, et l'instigateur des mystères qui ont tant épuré et renouvelé la spiritualité du paganisme, aux derniers siècles ! On conçoit qu'il ait paru bon encore, malgré tout ce qui avait été écrit, ou à cause de cela même, car les théories ont parfois obscurci les faits (3) — de tenter de rendre compte encore, plus intimement d'une telle complexité ; de chercher aussi comment s'était formée et parfois déformée, précisée et parfois enveloppée de mystère opaque, une physionomie décevante à force de richesse légendaire, ou d'interdit sacré. Il y a bien des manières d'écrire l'histoire d'un dieu. — A Zeus, tour à tour maître de la radieuse clarté solaire, ou assembleur des nuées du ciel le plus sombre, de 1914 à 1940, l'érudit anglais A. B. Cook n'avait pas consacré moins de cinq gros volumes : plusieurs milliers de feuillets, belle ment illustrés d'ailleurs. En cinq cents dix pages seulement, M. H. Jeanmaire renouvelle notre connaissance du dionysisme, et il a réussi cette gageure de faire surgir du dossier constitué d'une surprenante amplitude, plus encore de réflexions neuves et nuancées, d'aperçus profonds. C'est là le charme essentiel de son étude, tenue à chaque page au contact même de la poésie et de la vie, tour à tour pieuse, ou familière, ou lyrique. N'est pas « dionysiaque » qui veut, et l'Antiquité nous en avait avertis en opposant dans un proverbe la troupe nombreuse des apprentis mystiques, porteurs de fêrûles, et le thiasé accredité, sélectionné, des vrais *bacchoi*. Mais

(3) Le *Bacchus* récent de M. J. Cocteau n'entre pas en compte encore que le dieu ait dû s'attendre à être mis lui-même au théâtre, depuis les fantaisies d'Aristophane.

n'est-ce pas être doublement initié que l'être, cette fois, dans la joie ? Seul un helléniste complet, parlant de ce qu'il sait au mieux, pouvait réaliser le prodige. Et c'est aussi l'un des mérites de M. H. Jeanmaire — non le moindre — que sa bienveillante et savoureuse sagesse. En entreprenant sa tâche, il n'a dédaigné d'avance aucun des portraits antérieurs, où d'autres avaient essayé de fixer l'image divine, sans y réussir aussi bien. Il arrive que chaque génération nouvelle monte avec l'illusion de se croire plus neuve qu'elle n'est ; il arrive qu'on prenne le savoir-vivre en érudition pour une forme périmée du conformisme. M. H. Jeanmaire, qui est un des historiens des religions antiques les plus attachants et les plus perspicaces, a signé, dans son enquête, plus d'édits de tolérance que de verdicts sans appel. Il est aussi courtois envers tous, que modeste à l'occasion de ses propres études, capitales.

*
* *

Quand, horrifiées des blasphèmes de Penthée le mécréant, les Bacchantes d'Euripide s'indignent qu'il ait osé s'élever contre l'être divin qu'était pour elles Dionysos, leur chœur exalté présente une curieuse définition du dieu, apte à faire comprendre comment et pourquoi la religion bacchique, une des plus vivaces du paganisme, a pu tenir tête si longtemps au christianisme, et balancer sa victoire. Qu'on me permette de citer ici la version d'H. Jeanmaire, qui est aussi un merveilleux traducteur : « Le dieu fils de Zeus (Dionysos) chérit les banquets des fêtes. Il aime la Paix, mère de l'Abondance, la déesse nourricière des Jeunes. Il donne également, au riche comme au misérable, la jouissance apaisante du vin. Il hait qui dédaigne — à la lumière, ou par les belles nuits — se laisser vivre » (v. 416 et suiv.).

On eut pu être surpris, à l'occasion, de cette profession de foi, d'accent et d'obéissance si modernes, sinon de cette définition hédoniste des pouvoirs d'un dieu privi-

légié et populaire, qui n'a pourtant pas eu les prérogatives d'un grand Olympien. Euripide, malgré les calomnies d'Aristophane, fut peut-être le plus religieux des trois grands tragiques grecs. Il ne s'est pas mépris, en tout cas, sur le rôle que devait obtenir, un jour, un dieu dispensateur de bonheur et de paix, doux et terrible à la fois — le seul, a dit W. W. Tarn, « en qui il eût été concevable que l'Antiquité finissante, voulut réaliser son aspiration vers l'unité divine ». Nous ne nous étions sans doute pas rendu compte, assez profondément — trop occupés par le rôle de Dionysos dans les banquets et les frairies — de ce que représentait tout d'abord, et de ce qu'a représenté au cours des temps, Dionysos, pour la raison obstinée des Grecs : un dieu plus propre à les troubler que tout autre ; un dieu qui ne faisait pas seulement chavirer à l'occasion. Le quotidien souci de vivre ! C'est lui qui a ouvert aux Grecs le seul « paradis artificiel » qu'ils ont connu (4).

Depuis Nietzsche, on opposait volontiers Apollon et Dionysos, supposés frères divins, mais l'un plus lumineux, l'autre plus sombre. Il est bien vrai que Dionysos — qui n'est pas apparu d'abord comme dieu du vin — a surtout introduit en Grèce une religion d'extase, parfois impétueuse et délirante, où l'union des fidèles avec le principe divin a comporté, à l'origine, certains rites obscurs et barbares. L'antinomie nietzschéenne pouvait et devait paraître, toutefois, à la longue, trop romantique, voire trop élaborée. Reste qu'Apollon, dieu « purificateur », a travaillé plutôt, dans l'ensemble, à propager les principes de sainteté morale, de justice humaine, de docilité aux lois. Le Dionysos, au contraire, dont on croyait pouvoir montrer la tombe à Delphes, dans l'ombre de l'*adyton* interdit, et qu'Agamemnon déjà, avec ses vassaux, était allé, disait-on, implorer spécialement avant le difficile départ d'Aulis et la guerre de Troie, n'a pas cessé d'ap-

(4) Cf. P. Boyancé, *Platon et le vin, Lettres d'humanité*, H 10, 1951, p. 4 et suiv.

paraître comme le représentant d'un préhellénisme trouble, encore instinctif et particulièrement impulsif. Ses premiers rites — où la victime avait représenté — faon, chevreau, taurillon, — le dieu lui-même, étaient célébrés dans la montagne, au cours d'orgies nocturnes et vagabondes, par des troupes de femmes exaltées et agitées. Génie de plein air, de chapelles ou d'assemblées secrètes, Dionysos ne s'est jamais senti à l'aise dans le décor monumental des grands temples. Il est probable que les pratiques agraires n'expliquaient qu'en partie les brutales cérémonies de son service sacré. Certes, plus tard encore, le sort et le traitement de la grappe ont voulu qu'elle fut elle-même pressée, déchirée, pour que jaillît le sang, « esprit » fortifiant — *ganos*, disaient les Grecs — de la vigne. La religion naturaliste de Dionysos et de ses adeptes n'a jamais oublié, ni les lois de la vie végétale, ni la pratique usuelle des pressoirs. Partout et toujours d'ailleurs, le fond primitif du culte a été susceptible de changements, les plus rationalistes, qui l'ont intégré plus ou moins dans la norme officielle de la cité, et dans la série des cérémonies accréditées au grand jour. Mais le dieu, apte aux métamorphoses, échappa plus ou moins à ce qui eût régularisé trop apparemment son rôle étrange. Si le fils de la mortelle Sémélé, l'amant oublieux d'Ariadne et de tant de nymphes, est devenu le seul maître du polythéisme hellénique qui ait pu soutenir — à côté des déesses d'Eleusis, et d'ailleurs près d'elles aussi — l'espoir humain de la survie, cela est dû aux conditions spéciales de son action, et c'est là que la méthode si personnelle de M. H. Jeanmaire est intervenue au mieux pour nous apporter la documentation la plus essentielle, la plus nouvelle à la fois, d'une étonnante attirance.

C'est un trait particulier des enquêtes de M. H. Jeanmaire que le recours dont il use si volontiers pour expliquer les faits religieux antiques. Il aime illustrer le passé en profondeur, et pousser l'analyse, grâce à d'autres faits similaires, ceux-ci plus ou moins accessibles

encore. Il avait déjà procédé de cette manière, en 1939, lorsqu'il avait publié « *Couroi et Courètes* ». Les sociétés africaines pratiquant encore des initiations, lors du franchissement des classes d'âge, et spécialement pour le passage hors de la puberté, lui avaient fourni une documentation comparative un peu mêlée, hardiment utilisée parfois. Cette fois, pour expliquer l'orgiasme antique, il s'est nanti — et peut-être à meilleur titre ! — d'informations plus méditerranéennes, proches ainsi du sujet. Le dionysisme antique n'a pas disparu, non plus peut-être que le prophétisme des Hébreux (5), et la littérature médicale moderne peut fournir encore, en bien des cas, des explications valables de ce qui avait été la possession des *enthéoi*, subitement privés de leur raison humaine par une vision révélatrice, et tombés sous l'emprise du dieu obscur qui les agitait. Reprenant ses études antérieures sur le traitement corybantique de la « *mania* » dans les pratiques dionysiaques, M. H. Jeanmaire les illustre ici par les expériences les plus contemporaines : culture et traitement de la possession chez les Abyssins, avec le *zar* et le *bori* ; exorcismes égyptiens, soudanais, etc. ; surtout, il a mis en œuvre les confidences écrites de Riya Salima (Mme Rechid Pacha), publiées en 1902, concernant les *Harems et Musulmanes d'Égypte* (6). Cette dame parisienne qui avait eu connaissance, par ses servantes noires, des pratiques et des croyances concernant le *zar*, a assisté elle-même au Caire à la perpétration de curieux rites, assurément explicatifs du ménadisme antique. L'étrange récit qu'elle en a fait vaudra sans doute au livre de M. H. Jeanmaire, où il est utilisé, des lecteurs que n'attirent point autant, d'ordinaire, les austères travaux publiés sur l'histoire religieuse. Il m'est arrivé d'être tenté de croire que le rapproche-

(5) Abr. Heschel, *Die Prophetie*, 1936.

(6) Cf. aussi, maintenant Marcel Colombe, *La vie au Caire au XVIIIe s.*, Conf. Inst. fr. archéol. orient. 1951, p. 16-17, sur la danse nuptiale des almées.

ment proposé pouvait passer pour expliquer, ça et là, ou pas assez ou trop. Mais qu'on entoure ou non de telles réserves son jugement, l'analogie s'impose. On n'eût donc pas tout compris, en croyant, avec M. Martin P. Nilsson, que le Dionysos hellénique avait pu être issu de la fusion, synthétique et syncrétique, d'une divinité dont l'épiphanie infernale s'accompagnait de manifestations orgiaques, et d'une divinité asianique dont on fêtait la naissance ou la renaissance au printemps » (p. 76-77). Il eût été non moins difficile de s'arrêter trop définitivement, encore aujourd'hui, à la théorie ancienne d'Erwin Rohde, pour qui l'établissement du culte de Dionysos, en Grèce, aurait été consécutif à un bouleversement de la société dû à la propagation subite de l'orgiasme : un peu à la façon des épidémies de danses convulsives, au XI^e s., dans la région du Rhin et des Flandres. Il n'y a pas eu de tels imprévus dans l'évolution du dionysisme.

*

Le vaste tableau, si complet, dont nous bénéficions désormais, fondé sur l'étude attentive des dates, des textes, et des monuments figurés à la fois (7), a cet avantage, parmi tant d'autres, qu'il montre en meilleure clarté la continuité dynamique de l'action du dieu multiforme, récoltant partout sur sa route, et comme agglutinant, dirait-on, au cours des siècles, tant de pouvoirs. Il arrivera qu'il en ait pâti, peut-être, à la fin, ce que M. H. Jeanmaire n'a pas manqué de faire noter aussi (p. 482). Dionysos traînait avec lui trop de passé, trop de croyan-

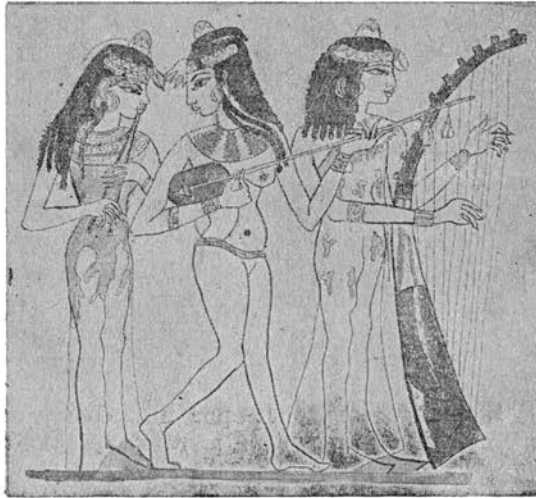
(7) L'ouvrage commence par un commentaire du célèbre cratère du Musée de Florence, le Vase François, où Dionysos est à pied, dans le groupe des divinités de seconde zone, en simple porteur de vin. A la fin, les grandes fresques de la Villa Iam, à Pompéi, reçoivent un commentaire et les scènes d'initiation des plaques Campana. Rien d'essentiel n'a été omis.

ces venues de systèmes religieux antérieurs à son propre avènement. Mais toutes les religions peuvent connaître tour à tour cette vulnérabilité, qui les expose, un jour ou l'autre, aux négations des iconoclastes ; nous ne pouvons manquer d'y songer.

Ce sera le mérite durable de M. H. Jeanmaire, d'avoir amené ses lecteurs à réfléchir là-dessus, dans un traité dense et original, qui ne cesse, à aucune page, d'être attrayant, tant il est suggestif. Il n'est rien qu'il ne fasse mieux comprendre, à travers tout le domaine du dionysisme antique.

CHARLES PICARD

Membre de l'Institut



Poèmes

Art Poétique

NOTE EXPLICATIVE

Je n'ai jamais compris la poésie moderne qui, — m'assure-t-on, reflète le symbole des choses cachées et tend à l'unité rythmique du chaos universel. Aussi, ai-je longtemps hésité avant de publier ce recueil écrit à l'eau de rose coupé de lilas blancs.

Et parce que je souffre d'être resté le poète antique et tendre dont le cœur vibre encore devant les fleurs pamées, je voudrais dire ici tout le mal que je pense des poètes que j'aime puisque par leur faute je souffre comme un enfant.

Nous sommes arrivés à une charnière vive, à une rupture brusque des chemins poétiques. Il y a autant de risque à se retourner qu'à avancer ; autant d'incertitude dans les anciennes formes d'expression que dans les nouvelles.

Saadi et Hafiz, Omar El Khayam et certains mystiques musulmans sont depuis longtemps les seules lectures qui me donnent de la joie et le pressentiment d'avoir accès à quelque porte sur la lumière.

Ces chantres se sont astreint à tailler dans tout ce qui est emballage grammatical et bourre syntaxique, mais ils n'ont choisi, entre six formes possibles, que la seule claire, la seule poétique.

Un poème obscur fatigue le lecteur et le distrait de l'essentiel, c'est-à-dire de l'émotion à communiquer et de l'impression qui doit en subsister.

Le lecteur moderne demande à la poésie, — quand elle ne nage pas dans les ténèbres du subconscient—de mettre l'accent sur le caractère spécifiquement national.

Or, un vrai poète s'exprime malgré son époque et souvent contre son époque, contre les influences dominantes et, en général, contra ce soi-même qui n'est pas le véritable moi.

La poésie est universelle et la couleur d'un poète ne nous intéresse point.

Qu'importe qu'il soit français, persan ou chinois, qu'il soit républicain ou communiste, si je peux, moi, qui suis égyptien, déchiffrer son œuvre à ma manière et m'y complaire.

Ce que j'attends du poète, au moment où il pénètre les choses secrètes aux autres hommes, quand la nature communique avec lui en paroles cachées et lui révèle les mystères de l'harmonie parfaite, ce que j'attends... c'est « Son » chant afin de connaître les réactions d'un cœur humain devant le langage inarticulé de la brise, des nuages et de l'eau lorsque l'amour naît dans son cœur du vent, de la tempête, de la souffrance et des arbres.

Art Poétique

I

C O M P L E X E

Je refuse de demeurer derrière la porte comme un valet pendant que mes enfants consacrent leurs loisirs à l'ornithologie de l'humour chez les merles, parce que, me confie-t-il, même si tous les ânes du monde se mettaient à braire, en même temps, ils n'exprimeraient jamais toute la tristesse des roses. Aussi, propose-t-il la conclusion d'un pacte où l'opinion soutenue par les dermatologistes serait discutée; Bossuet, lui-même, n'accompagnait-il pas d'un regard bienveillant les missions apostoliques jusqu'au jour où il découvrit une punaise, avec un œil de verre, qui ressemblait aux nudistes de la politique ?

Comme je hais la littérature sculptée avec la sueur d'artistes, j'ouvre, quand il me plaît, la treizième page de treize bouquins... Et, je copie fidèlement les treizièmes lignes. Je supprime certains mots, serre quelques érous et vois soudain s'accomplir, sous ma plume, le miracle : Le Poème. Alors, tous les petits êtres de terre-cuite — boucs, chèvres, chevaux, jockeys — sont émerveillés. Le rôle de la baguette dans un orchestre.

Et, l' Aimée, dont l'âme est dénouée dans la moitié de l'ombre, se penche alors sur moi comme une bête sauvage, comme une tigresse docile aux griffes émondées.

*Et je sens le parfum qui monte de son corsage.
 Petites collines de sable coiffées de raisin noir,
 petits monocles fumés à l'œil d'un enfant,
 Raisin qui pointe en deux clartés noires
 pareil au nez d'un cha qui cherche la main d'un enfant.*

*Si les critiques d'art ne trouvent pas cela étonnant,
 c'est que leurs yeux de lynx ne conçoivent plus l'espace..*

*Et chacun de faire son petit Christophe Colomb
 en ouvrant, une seconde fois, la porte du poulailler,
 lentement, pour faire croire à la volaille que c'est une
 aube nouvelle et l'heure propice de pondre... quelques
 beaux œufs du jour.*

*Je suis arrivé chez Melek, au septième,
 sans marches et sans ascenseur, grâce à
 quelques ampoules d'hormones de puces injectées
 dans les mollets, qui me permirent de sauter,
 15 fois ma taille... pour entrer chez elle, par
 le balcon..... Electrosémaphore d'où le poète
 contacte, sans fil, les petits êtres de terre-cuite,
 boucs, chèvres, chevaux, jockeys. Comme je ne sais pas
 nager, le lendemain, je la rencontre, dans la rue
 Or, au lieu de quitter cette femme
 dont la démarche rythmée coupe mon souffle,
 au lieu de la quitter pour aller rejoindre son image
 dans une vitrine où nos silhouettes étaient reflétées,
 rien que pour voir sa tête impalpable,
 souriante, dans mes bras,
 au lieu, dis-je, de la quitter
 j'ai écouté la musique de ses lèvres
 sans avoir respiré une seule de ses paroles.. Et j'ai enfin
 connu le goût de la prière.*

*Pouvoir voyager dans sa clarté intérieure..
Pour connaître l'orchestre charnel de son corps
Et trouver un mot tendre dans le fond de son âme..*

*Mais je refuse de chanter.
Je refuse de célébrer cette femme,—dont les lèvres n'ont
pas encore fini de fleurir, —
qui ne se doutait pas du danger que je courais
en voulant défoncer une vitrine pour la rejoindre.*

Art Poétique

« Va plutôt écouter le chant des étoiles »

OUSTAZ ALI

II

BONBON, CHOCOLAT, CARAMEL...

*Tout chante d'avant-garde
sait que le monde n'est pas
et sait pourquoi il n'est pas.*

*S'il refuse de se jeter dans le Vide,
c'est que le vide signifie
la suppression de tout stationnement.*

Mais osons, veux-tu, avouer la vérité :

*Nous sommes las du caramel ; nous sommes las des
sirops, las des bras d'argent onduleux comme des ruis-
seaux :*

*« La femme de nos vœux est courtisane et sainte,
un mélange infernal d'eau bénite et d'absinthe.
Nous cherchons le poison subtil et l'art nouveau
qui nous crispe les sens, les nerfs et le cerveau ».*

*Et parce que nous avons connu le peintre Artaud,
nous voulons, nous aussi, « travailler du chapeau ».*

*À l'ombre où les branches dessinent un frisson d'aile,
le regard touche et mord l'orage roulant des corps
et les bouches ne savourent que des chairs putréfiées.
Antonin Artaud, poète,*

*« hait et abjecte en lâche tout être qui n'admet pas
qu'il reviendra cent mille fois sur terre jusqu'à ce
qu'enfin il ait pris conscience d'être né... »*

*tandis que l'ami Abou Khatte assure,
de son côté, avoir été un sculpteur en Thuringe, où
allemand, j'étais moi-même un Prince il y a mille ans.*

Aussi, depuis, je ne cesse de chercher

« l'âme douce et fidèle ».

*« Deux âmes pour deux amis et que chacun connaît,
deux âmes en perfection, deux âmes dernier modèle :
âmes-sœurs, âmes-mère... Ames au plus que parfait ».*

*Je les cherche, dis-je, depuis,
bien que nos cœurs aient un peu changé..
Car nous n'aimons plus les robes du style empire
qui moulent farouchement les vierges forcénées.*

*À l'ombre où les branches dessinent un frisson
d'aile, près la mer qui roule son bruit sur la grève,
les bouches ne savourent que des chairs putréfiées..*

*Mais pour toi, doux lecteur évanescant et tendre,
qui demeure fermé à l'humaine poésie
émanant des cadavres en décomposition,*

*je chanterai des berceuses légères
pareilles à ces femmes-fleurs que tu portes,
comme un secret..*

*Et tu sentiras sous tes doigts languissants
la courbe de leurs épaules*

*et les lignes qui s'arrondissent
sur les ventres mûrissants.*

*Je chanterai encore cette chair que tu aimes
jusqu'aux plis moites qu'elles ont aux poignets,
ainsi que la fraîcheur de leur regard même
dont la tendresse déchire ton âme prostituée.*

*A l'ombre où les branches dessinent un frisson d'aile
tandis que j'écouterai les trilles des moineaux,*

*les esthètes modernes exileront les moustiques
pour étouffer la plainte de leurs petits violons.*

*Et l'on verra alors lequel osera se plaindre
du manque de vespasiennes aux chasses mélodieuses.*

*Evite, ami, de tricher la précision par le « précis »
et ne t'échappe jamais, comme eux, en transparence
tant que cette ligne noire mènera à l'horizon.*

Catastrophes disciplinées? Fanfares sans romance?

Mais non !

*Poésie du bonbon et du puits de pétrole
saisie comme un arrêt de film au cinéma.*

Et après ! ?..

La poésie, ami, nous la trouvons partout..

*tant dans les corolles d'une fleur de serre,
que dans le regard morne du bétail fatigué
qui laissent choir, dans le silence ouaté du
crépuscule, les fleurs épanouies de leurs
bouses recoquillées..*

*Et chacun est hanté d'images obsédantes, hanté de
poésie dont son âme est sevrée..*

P.S.—l'as plus qu'au jugement de... Chose,—ce grincheux critique en renom; — ne t'en remets pas à l'étron de ce qu'il faut penser des roses.

Art Poétique

III

MOSAIQUE EXISTENTIALISTE

pour

NUDISTES ENRHUMES

*Il est des étoiles muettes
devant l'eau qui devient rouge
en passant du Sud au Nord..*

*Et parce que dans la mer, les huitres
ne frissonnent pas et que la statue du port
sommeille comme une sentinelle,
mon âme ne produit plus que des tapis persans..*

*Aussi, les mots que je gardais dans mon
cœur se sont-ils élancés dans l'espace,
pour aller s'écraser
pareils à des avions.*

*L'on sait que mon amour pour Nesmine
ressemble au vent qui traverse les branches feuillues ;
il ressemble au vent chaud qui balaye le désert, :
au vent accablant, rouge comme le feu,
rouge comme la brique, rouge comme le visage
d'un soldat britannique..*

*Et je sens sourdre à mes doigts des paquets de
lumière qui versent à mes pieds le sang des étoiles.*

*Dans chaque goutte s'agite un océan
plus profond que celui où dansent
les vagues vertes... Après tout, pourquoi ne pas sourire
avec les soldats qui regardent étonnés
le couteau luisant planté dans leur ventre ?*

Ils ont quand même le droit d'être étonnés
Et de crier au miracle puisque
L'ultra-son fut mis à toutes les saucés :
cancer, tuberculose et maladie de foie.

Me voici à présent au seul de la vieillesse,
le gardien fidèle de ton immense verger..

J'ai arrosé les arbres et j'ai soigné les plantes
mais le soir est quand même entré dans la maison.

Or, peut-on s'étonner quand
des milliers de plaques métalliques de toutes
dimensions scintillent comme des bijoux et
rivalisent d'activité,

quand le robot-comptable note si l'appel
est fait sur la base du tarif urbain ?

Nous ne pouvons assurer que les jours de notre bon-
heur seront aussi nombreux que les oiseaux blancs..

Et pourtant,

 dans les pierres renfermées,
le mouvement perpétuel des choses recrée,
son rythme incessant, tandis que le silence,
arbre transparent où se pose la lune, palpite
comme une machine..

Dans ma tête, un cristal de quartz,
diffuse, à la fréquence de l'ultra-son, des ondes
piezo-electriques, transmise à l'Aimée
par une plaque qui augmente la porosité
des vaisseaux capillaires.

Les femmes heureuses échappent à l'analyse..

Et ces femmes qui n'ont jamais pu leur
faire perdre la tête ont cependant réussi à les
emboîter tandis qu'au loin pleurait
un air d'accordéon..

*Connais-tu ce Prince charmant devenu moine
et qui ne passe plus, sur la
route, à bicyclette ?*

*Agostino Sinadino voudrait savoir
par quel chemin mythologique il est arrivé jusqu'à
cette fleur qui le regarde avec des yeux cruels
de cheval blessé ?*

*Après avoir rejeté, d'un geste impératif,
la couverture de nuit où des monstres griffus s'attar-
daient accrochés aux broderies,*

*Il revint à la page blanche qui lui fut proposée,
et, devant mille archets suspendus, prêts à s'élancer
sur les cordes... il dit timidement :*

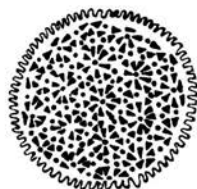
*« Elle était cette eau lisse dont la musique se tait
parmi la mousse d'or de ses cheveux défaits..
Elle était la chanson qui fait une grande ombre,
qui drolote et apaise l'amertume cachée..*

*Elle était la tendresse qui tombe des bras nus
lorsque le désir est lassitude d'attendre.. »*

*Et, comme je suivais le chant de sa douleur,
il ajouta :*

*« Je suis le malade des passions humaines
qui attend la guérison féminine des feuilles
avec la paix du corps et le pardon du soir ».*

AHMED RASSIM



LA CHOUETTE AVEUGLE

(Suite)

Le jour se levait. A travers les vitres des fenêtres, une lumière trouble s'était répandue dans ma chambre. J'étais absorbé par une esquisse que je trouvais mieux venue que les précédentes. Mais les yeux ? Ces yeux accusateurs, qui semblaient me reprocher des fautes impardonnables, ces yeux, je ne parvenais pas à en rendre l'éclat. Toute leur vie, leur souvenir s'étaient effacés de ma mémoire. Mes efforts restaient vains. J'avais beau regarder son visage, je n'arrivais pas à en retrouver l'expression. Soudain, je vis ses joues se colorer insensiblement d'un vermillon qui rappelait celui de la viande exposée à l'étal des boucheries. Elle se ranima. Ses yeux démesurés et étonnés, ses yeux dans lesquels était concentré tout l'éclat de la vie, et qui brillaient d'une lueur morbide, ses yeux malades et accusateurs, s'ouvrirent avec lenteur et se fixèrent sur moi. C'était la première fois qu'elle percevait mon existence. Tout cela, sans doute, ne dura pas plus d'un instant. Ce fut assez cependant, pour me permettre de saisir l'expression que je cherchais et de la fixer sur le papier. Je la reproduisis à la pointe du pinceau et, cette fois, ne déchirai pas le dessin.

Je me levai, m'approchai doucement d'elle. Je la croyais vivante, ressuscitée, mon amour ayant insufflé la vie dans son corps. Cependant, une fois près d'elle, je sentis l'odeur du cadavre, du cadavre en putréfaction. Des vers minuscules se lovaient sur elle et deux hanne-

tons tournaient autour de son corps dans la lumière des bougies. Elle était bien morte. Mais pourquoi ses yeux s'étaient-ils ouverts ? Je ne sais. Avais-je rêvé, était-ce vrai ?

Surtout, qu'on ne me demande rien. L'essentiel c'était son visage — non, ses yeux. Maintenant, je les possédais ; leur âme, sur le papier, m'appartenait. Le corps m'était désormais inutile, ce corps condamné à se résorber dans le néant, à servir de pâture aux vers et aux rats des entrailles de la terre. Elle était soumise désormais à ma volonté ; je n'étais plus, moi, sa chose. Je pourrais, aussi souvent que je voudrais, voir ses yeux. Avec toutes sortes de précautions, je pris le dessin et le déposai dans la cassette de tôle où je serrais mon argent ; je cachai le tout dans mon alcôve.

La nuit s'en allait à pas de loup, comme si elle s'était suffisamment reposée de ses fatigues. Des bruits lointains et légers se faisaient entendre. Peut-être un oiseau migrateur rêvait-il. Peut-être les plantes croissaient-elles. Les pâles étoiles disparurent derrière des paquets de nuages. Je sentis sur mon visage le souffle doux du matin. Le chant du coq s'éleva au loin.

Que faire du cadavre ? Du cadavre qui déjà commençait à pourrir ? J'imaginai tout d'abord de l'ensevelir dans ma chambre même, puis je songeai à l'emporter, pour le jeter au fond d'un puits, d'un puits entouré de capucines violettes. Mais, pour n'être aperçu de personne, que de calculs, de peine et que d'astuce ! De plus, je ne voulais pas qu'un regard étranger tombât sur elle. Il me fallait tout exécuter dans la solitude, et de mes propres mains. Au diable ! De quoi me servirait-il de lui survivre ? Mais elle ? Aucun homme normal, aucun autre que moi ne devait voir son cadavre. Jamais ! Elle n'était venue chez moi, me

livrer son corps de glace et son ombre, que pour n'être vue de nul autre, ni souillée d'aucun regard étranger. Pour finir, j'eus une idée : dépecer son cadavre, en mettre les morceaux dans ma malle, ma vieille malle, l'emporter, loin, très loin des yeux des hommes, l'enterrer.

Je cessai d'hésiter. J'allai chercher un couteau à manche d'os, qui se trouvait dans l'alcôve. D'abord je déchirai avec d'infinies précautions le mince vêtement noir qui emprisonnait son corps, comme une toile d'araignée, seul voile qui la recouvrit. Elle paraissait grande. Je la trouvai de taille plus haute qu'à l'ordinaire. Ensuite, je lui coupai la tête ; quelques gouttes de sang coagulé et froid coulèrent de sa gorge ; puis je lui tranchai les bras et les jambes. Je placai le tronc et les membres dans la malle, bien en ordre ; je les couvris de ses vêtements, ses mêmes vêtements noirs. Enfin, je rabattis le couvercle, fermai la serrure et mis la clef dans ma poche. Quand ce fut fini, je poussai un soupir de soulagement. Je soulevai le fardeau et le soupesai. C'était lourd. De ma vie je n'avais ressenti une telle fatigue. Non, jamais je ne pourrais porter seul la malle.

Le temps était de nouveau couvert ; une pluie fine s'était mise à tomber. Je sortis de ma chambre, dans l'espoir de trouver quelqu'un pour m'accompagner et se charger de la malle. Aux environs immédiats, il n'y avait âme qui vive. Un instant, je scrutai le lointain. J'aperçus, à travers le brouillard, un vieillard bossu, assis au pied d'un cyprès. On ne pouvait voir son visage que recouvrait un large cache-nez. Je m'approchai doucement de lui. Avant même que je lui eusse adressé la parole, il partit d'un rire discordant, sec, affreux, qui me fit dresser les cheveux sur la tête. Il dit :

« — Si tu veux un porteur, moi j'suis là ! Ha ! Même que j'ai un corbillard. Tous les jours je charrie les morts pour les enterrer à Chah Abdol-Azim (8), ha ! Même que je fais aussi les cercueils, et justes, à un poil près. Moi j'suis prêt à c'tte heure ! Ha ! »

Il rit aux éclats en secouant les épaules. Je lui indiquai de la main la direction de la maison. Mais sans me laisser le temps de parler, il reprit :

« — C'est pas la peine, j'la connais, ta maison. Voilà ! Ha ! »

Il se leva, je revins sur mes pas : j'entrai dans la chambre et, à grand peine, je traînai la malle macabre jusqu'au seuil. Un vieux corbillard délabré était là, attelé de deux rosses noires et squelettiques. Le vieux bossu était juché sur le siège, un long fouet à la main. Il ne se retourna même pas pour me voir. Je hisсай péniblement mon fardeau dans la voiture. Il y avait un emplacement spécial pour le cercueil ; je m'y étendis, la tête posée sur le rebord, de manière à voir autour de moi, puis je glissai la malle sur ma poitrine, la maintenant solidement des deux mains.

Le fouet claqua ; les chevaux partirent en renâclant. La vapeur qui s'échappait de leurs naseaux laissait comme des traînées de fumée dans l'atmosphère pluvieuse ; ils avançaient à grands sauts mous. Leurs antérieurs décharnés, dont les sabots ressemblaient aux moignons d'un voleur, d'un voleur auquel, conformément à la Loi (9) on a trempé les mains dans de l'huile

(8) Nom de l'importante bourgade qui s'élève près de l'emplacement de l'antique Ray (Raghès) à quelques kilomètres de Téhéran. La mosquée de Chah Abd ol-Azim est un lieu de pèlerinage très populaire. Beaucoup de familles de la capitale font enterrer leurs morts dans cometièrè voisin, à cause de la sainteté du lieu.

(9) Tel est le châtimeñt réservé aux voleurs par le droit musulman.

bouillante, après lui avoir tranché les doigts, se levaient doucement et se reposaient sans bruit. Les grelots qu'ils avaient au cou tintaient dans l'air humide, avec un timbre singulier. Une sorte de calme irraisonné et inexprimable avait pénétré tout mon être, je ne percevais même plus les cahots du corbillard. Je sentais seulement la malle peser sur ma poitrine.

Son cadavre, son corps, il me semblait que le poids en avait toujours pesé sur ma poitrine. Un brouillard épais recouvrait les abords de la route. Le corbillard franchissait avec une vitesse et une douceur étranges collines, plaines, rivières. Autour de moi se déroulait un panorama tel que je n'en avais jamais vu, ni en rêve ni à l'état de veille ; de chaque côté du chemin, on apercevait des montagnes en dents de scie, des arbres bizarres, écrasés, maudits, au travers desquels apparaissaient des maisons grises, de forme triangulaire ou prismatique, avec de petites fenêtres sombres, dépourvues de vitres. Ces fenêtres ressemblaient aux yeux troubles de quelqu'un qui délire. Je ne sais quelle particularité avaient les murs, mais ils vous jetaient le froid au cœur. Il était inconcevable qu'aucun être vivant eût jamais habité là. Peut-être ces demeures avaient-elles été construites à l'intention d'ombres d'êtres éthérés ?

Le cocher empruntait sans doute un itinéraire insolite ou quelque chemin détourné. A certains endroits, seuls des troncs coupés et des arbres difformes se dressaient au abords de la route. Au travers, on apercevait des maisons, les unes basses, les autres élevées, mais toujours de forme géométrique, coniques ou en tronc de cône, avec des fenêtres étroites et obliques, d'où s'échappaient des capucines violettes qui grimpaient le long des murs. Brusquement, ce spectacle s'effaça derrière un brouillard épais. Des nuages lourds, chargés

d'humidité, pesaient sur la crête des collines ; une pluie fine, pareille à une poussière errante et indécise se pulvérisait dans l'air. Après avoir longtemps roulé, le corbillard s'arrêta au pied d'une haute montagne dénudée. Je fis glisser la malle et me levai.

Au flanc de la montagne, il y avait un endroit solitaire, paisible, agréable. C'était un lieu que je n'avais jamais vu. Il me sembla pourtant le reconnaître, comme s'il eût été familier à mon imagination. Le sol était couvert de pousses de capucines violettes qui ne répandaient aucun parfum. J'eus l'impression que, jusque là, personne n'avait jamais foulé cette terre. Je posai la malle. Le vieux cocher se retourna et dit :

« — C'est tout près de Chah Abd-ol-Azim. On peut rien trouver de mieux pour toi ».

Je cherchai dans ma poche de quoi le payer : je n'avais sur moi que deux grans et un abbâsi (10). L'homme éclata d'un rire sec et affreux :

« — Ça fait rien ! Ça va ! Tu me paieras après. J'connais ta maison. T'as rien d'autre à me faire faire ? Seulement, tu sais, je suis pas embarrassé pour creuser une fosse, ha ! Faut pas avoir honte ! Allons ! Juste ici, au bord du ruisseau, à côté du cyprès, j'vas t'en creuser une pour la malle, et puis je m'en irai ».

Le vieillard sauta de son siège avec une agilité dont je ne l'aurais pas cru capable. Je saisis la malle : nous nous dirigeâmes vers un tronc d'arbre qui se trouvait au bord d'un ruisseau desséché. Il dit :

« — Ici, c'est bien ».

Sans attendre ma réponse, il se mit à creuser, à l'aide d'une pelle et d'une pioche qu'il avait apportées.

(10) Environ cinq francs de notre monnaie actuelle.

Je posai la valise et restai debout, hébété. Le vieillard, le dos courbé se mit au travail, avec toute la dextérité d'un spécialiste. En fouillant le sol, il trouva un objet qui me parut être un vase émaillé. Il l'enveloppa dans un mouchoir sale. Il se redressa enfin :

« — V'là le trou ! Juste, à un poil près, à la mesure de la valise : ha ! »

Je cherchai dans ma poche de quoi le payer : je n'avais sur moi que deux grans et un abbâsi. Le vieux éclata d'un rire sec et affreux :

« — C'est pas la peine, ça fait rien, j'connais ta maison, et pour me payer, j'ai trouvé un pot, un vase de Raghès (11) de l'ancienne ville de Ray, ha ! »

Puis il rit en secouant ses épaules voûtées ; serrant sous son bras le vase enveloppé d'un mouchoir sale, il se dirigea vers le corbillard et s'installa au haut du siège, avec une agilité singulière. Le fouet claqua dans l'air, les chevaux partirent en renâclant. Les grelots qu'ils avaient au cou tintaient dans l'atmosphère humide, avec un timbre singulier. Insensiblement, l'attelage disparut entièrement derrière un paquet de brouillard.

Dès que je fus seul, je poussai un soupir de soulagement. Il me semblait qu'on venait de me délivrer d'un fardeau pesant qui m'écrasait la poitrine. Un calme délicieux me pénétra tout entier. Je regardai autour de moi. Je me trouvais dans un endroit entouré de collines et de montagnes violettes. Sur une éminence, on apercevait des ruines, des monuments anciens construits de briques massives et, tout près, le lit desséché

(11) L'antique cité de Raghès, détruite au XIII^e siècle par les mongols est célèbre dans l'archéologie orientale par sa céramique.

d'un ruisseau. Le lieu était isolé, désert ; le silence y régnait. J'étais heureux du fond du cœur et je songeais que, lorsque ses grands yeux se réveilleraient du sommeil terrestre ils trouveraient un site en harmonie avec sa nature. Elle devait, en de pareils instants, demeurer à l'écart des autres humains des autres morts, de même que, vivante, elle s'était tenue à l'écart de la vie des autres.

Je soulevai la malle avec précaution, et la déposai dans la fosse. Les mesures étaient justes, à un cheveu près. Cependant, pour la dernière fois, rien qu'une fois, je voulus regarder. J'inspectai les alentours : on ne voyait âme qui vive. Je tirai la clef de ma poche j'ouvris. Mais, lorsque, ayant soulevé le pan du vêtement noir, j'aperçus au milieu du sang caillé et des vers qui grouillaient, ses deux grands yeux sombres qui me fixaient, vides de toute expression, hagards, ses yeux au fond desquels s'était noyée ma vie entière, je me hâtai de rabattre le couvercle ; je le couvris de terre. je tassai avec le pied. J'allai ramasser sur les collines des capucines violettes, sans parfum, que je plantai sur sa tombe ; enfin je répandis des cailloux et du gravier sur l'emplacement de la fosse, pour supprimer tout indice et rendre impossible l'identification de la tombe. Je m'acquittai si bien de cette tâche que je me trouvai moi-même incapable de rien distinguer.

Mon travail terminé, j'examinai mes vêtements : ils étaient maculés de terre et déchirés, le sang coagulé s'y collait en caillots noirâtres. Deux hannetons volaient autour de moi, des vers minuscules grouillaient, collés à mon corps. Je voulus effacer les taches de sang qui couvraient mes habits, mais plus j'humectais ma manche de salive, plus je frottais, plus le sang s'étalait et s'épaississait. Il se répandait sur moi, et j'en sentais le froid visqueux sur toute la surface de mon corps. Le

soleil était à son déclin. Une pluie fine tombait. Machinalement, je suivis la trace qu'avaient laissée les roues du corbillard ; lorsqu'il fit noir, je m'égarai. Sans but, sans penser à rien, inconscient, je cheminai avec lenteur ; dans l'obscurité opaque. Je ne savais où aller. Je l'avais perdue ; j'avais vu ses grands yeux au milieu du sang caillé, et je marchais au sein d'une nuit ténébreuse, d'une nuit profonde qui submergeait toute ma vie ; ils s'étaient éteints pour toujours, ces deux yeux qui l'avaient éclairée. Il m'était indifférent d'aboutir quelque part ou de ne jamais arriver.

Il régnait un silence absolu. Je sentis que tous les êtres m'avaient abandonné ; je me réfugiai auprès des objets inanimés. Un lien s'était établi entre moi et le rythme de la nature, entre moi et l'obscurité profonde qui était descendue dans mon âme. Un tel silence est comme une langue inintelligible aux humains. La volupté m'étourdissait. Je fus pris de nausées, mes jambes fléchirent. En proie à une fatigue infinie j'allai m'asseoir sur une tombe, dans le cimetière au bord de la route. J'enfouis ma tête dans mes mains, m'interrogeant, plein de perplexité, sur moi-même. Soudain, un rire sec et affreux me rappela à moi. Je me retournai : un homme, le visage emmitouflé dans un cache-nez, était assis à mon côté. Il tenait, sous le bras, un objet enveloppé dans un mouchoir. Il me regarda et dit :

« — Pour sûr tu voulais aller à la ville, et tu as perdu ton chemin, ha ? Sans doute que tu te demandes ce que je peux bien faire au cimetière, à cette heure de la nuit. Faut pas avoir peur. Je vis avec les morts : je suis fossoyeur. Y a pas de mal à ça, ha ! Je connais les moindres sentiers de par ici. Par exemple, aujourd'hui, je suis allé creuser une tombe et ce vase est sorti de dessous la terre. Tu sais, c'est un vase de Raghès,

de l'ancienne ville de Ray, ha ! Et puis, ça fait rien, je te le donne en souvenir».

Je cherchai dans ma poche, j'en tirai deux grans et un abbâsi. Le vieillard dit, avec un rire sec et affreux :

« — Jamais de la vie, ça fait rien. J'te connais, j'connais ta maison. J'ai un corbillard tout près d'ici. Viens que je te dépose chez toi, ha ! C'est à deux pas ».

Il mit le vase dans le pan de mon vêtement et se leva. Il riait si fort que les épaules tremblaient. Je pris l'objet et suivis la silhouette du vieillard. Au coude de la route stationnait un corbillard délabré, attelé de deux chevaux noirs, efflanqués. Avec une agilité singulière, le vieux grimpa sur le siège. Je montai aussi dans la voiture et je m'étendis à l'endroit où l'on place le cercueil, la tête appuyée sur le rebord, de manière à voir autour de moi. Je posai le vase sur ma poitrine et le maintins avec la main.

Le fouet claqua dans l'air ; les chevaux partirent en renâclant. Ils avançaient à grands sauts mous, leurs sabots se posaient doucement et sans bruit. Les grelots qu'ils avaient au cou tintaient dans l'atmosphère humide, avec un timbre singulier. A travers les nuages, les étoiles contemplaient la terre, pareilles aux orbites d'yeux brillants qui auraient émergé d'un sang noir et coagulé. Un calme délicieux m'envahit. Mais le vase pesait sur ma poitrine, comme un cadavre. Les arbres tordus, avec leurs branches difformes, semblaient se tenir par la main, de peur de glisser dans l'obscurité et de tomber. Des maisons bizarres, en dents de scie et de formes géométriques, avec des fenêtres sombres, comme délaissées, bordaient le chemin. Cependant les murs répandaient la même lueur blafarde et malsaine que des lucioles. Les arbres passaient, effrayants, bou-

quet par bouquet, rangée par rangée, se fuyant les uns et les autres, mais on eût dit que des tiges de capucines les entravaient et qu'ils tombaient. Une odeur de cadavre, de chair pourrie, me pénétrait tout entier. Une odeur de cadavre comme si de tout temps mon corps en eût été imprégné et que j'eusse passé ma vie entière à dormir dans un cercueil noir, un vieillard bossu, dont je ne voyais pas le visage, me promenant à travers la brume, parmi les ombres errantes.

Le corbillard s'arrêta. Je pris le vase et sautai à terre. J'étais devant ma porte. J'entrai en toute hâte, je posai mon paquet sur la table et allai chercher le coffret de tôle, ce coffret de tôle qui me servait de cassette et que j'avais rangé dans l'alcôve contigüe à ma chambre. Je revins jusqu'à la porte, avec l'intention de le donner au vieux cocher, pour salaire. Mais l'homme avait disparu et je ne trouvai trace ni de lui, ni de sa guimbarde. Désappointé, je rentrai dans ma chambre. J'allumai la lampe. Je sortis le vase du mouchoir qui l'enveloppait et le nettoyai, avec ma manche, de la terre dont il était recouvert. C'était un vieux vase émaillé, violet et translucide. Il avait le reflet mordoré des élytres de hannetons. Sur une de ses faces, il était décoré d'un cadre en losange, fait d'une guirlande de capucines violettes. Et au centre de ce cadre ...

Au centre de ce cadre en losange on avait dessiné son visage ... Un visage de femme, avec d'immenses yeux noirs, des yeux extraordinairement grands, des yeux accusateurs qui semblaient me reprocher une faute impardonnable, mais dont je n'avais pas moi-même conscience. Deux yeux effrayants et enchanteurs, mais aussi pleins de trouble et d'étonnement, menaçants et prometteurs. Ces yeux épouvantaient et attiraient tout à la fois. Ils répandaient un éclat surnaturel et enivrant.

Elle avait les pommettes saillantes, le front haut, des sourcils minces, qui se joignaient, les lèvres charnues, entr'ouvertes, deux mèches de sa chevelure en désordre se collaient à ses tempes.

Je tirai du coffret le portrait que j'avais fait d'Elle la nuit précédente, pour le confronter avec le dessin du vase. Pas la moindre différence. Ils semblaient calqués l'un sur l'autre. Ils ne faisaient qu'un ; d'ailleurs, ils étaient de la même main, celle d'un pauvre décorateur d'écrivoires.

Peut-être l'esprit de l'artiste qui avait orné le vase était-il entré en moi, tandis que je dessinais, et avait-il guidé mes doigts. Il était impossible de distinguer les deux dessins l'un de l'autre. Seulement, le mien avait été exécuté sur papier tandis que celui du vase était d'un vieil émail translucide, matière qui prêtait au portrait une âme étrange et faisait passer dans ses yeux un éclat mauvais.

Non, c'était incroyable ! Les mêmes yeux immenses, vides de pensée, la même physionomie, à la fois hermétique et naïve ! Nul ne peut comprendre ce que je ressentis. Je voulais m'enfuir hors de moi-même. Une telle coïncidence était-elle possible ? Toute la misère de ma vie m'apparut de nouveau. N'était-ce donc assez des yeux d'une seule ? Maintenant elles étaient deux à me regarder, avec les mêmes yeux que les siens ! Non, cela ne se pouvait endurer ! Ces yeux ensevelis, là-bas, près de la montagne, au pied du cyprès, sur la berge du ruisseau desséché ; ces yeux enfouis sous les capucines violettes parmi le sang épais, parmi les vers, les bêtes et les reptiles rassemblés autour d'eux ; ces yeux dont les végétaux allaient bientôt, de leurs racines, fouiller l'orbite pour en sucer l'humeur, me regardaient maintenant, animés d'une vie tenace. Jamais

je ne me serais cru frappé d'une telle malédiction ! Cependant, au plus profond de moi, quelque chose de coupable faisait que j'éprouvais un bien-être singulier et irraisonné. Je comprenais que j'avais eu autrefois un compagnon de misère. Cet ancien décorateur, ce décorateur qui avait peint le vase, il y avait de cela des centaines et peut-être des milliers d'années, n'avait-il pas été mon compagnon de douleur ? N'avait-il pas traversé les mêmes états d'âme que moi ? Moi qui m'étais cru jusqu'alors le plus infortuné des êtres, je venais de comprendre qu'à l'époque où des hommes dont les os sont depuis longtemps tombés en poussière, et dont les cellules survivent peut-être, mêlées à celles des capucines violettes, je venais de comprendre qu'à l'époque où des hommes habitaient les maisons de briques crues qui s'élevaient sur la colline, il y avait eu parmi eux un misérable dessinateur, un dessinateur maudit, quelque pauvre décorateur d'écritoires probablement, mon semblable. Maintenant je savais ; je savais qu'il avait brûlé, lui aussi, qu'il s'était consumé pour deux grands yeux noirs, tout comme moi. C'était assez pour me consoler.

Enfin, je posai mon dessin à côté du vase, puis j'allai préparer mon réchaud que je plaçai, une fois les braises bien rouges, devant les deux images. Je fumai quelques pipes. En pleine béatitude, je regardai fixement les deux portraits, car je voulais me concentrer, et seule la fumée subtile de l'opium pouvait m'y aider et me procurer le calme de l'esprit.

Je fumai tout ce qui me restait d'opium, attendant de la drogue qu'elle dissipât toutes difficultés, écartant les voiles tendus devant mes yeux et dissolvant mes souvenirs lointains, grisâtres et confus. Mon espoir se trouva réalisé, et même au-delà : mes pensées se firent bientôt minutieuses, immenses, enchanteresses. Je me

trouvais dans un état comparable à celui que l'on éprouve entre le sommeil et la lucidité du réveil.

Puis, ce fut comme si l'on me soulageait la poitrine d'un fardeau, comme si les lois de la pesanteur avaient cessé d'exister pour moi, et comme si j'avais pris un libre essor dans le sillage de mes rêveries, vastes maintenant, délicates et subtiles. Une indicible volupté m'envahit. Je m'affranchis du poids de mon corps. Mon être tendait vers l'univers léger et insensible du règne végétal — un monde calme, mais plein de formes de couleurs merveilleuses. Mes pensées perdirent leur cohésion, se fondant parmi ces contours et ces couleurs. Je flottais au milieu d'ondes qui m'enveloppaient de caresses éthérées. J'entendais battre mon cœur, je percevais les pulsations de mes artères. Tout cela était plein d'une profonde signification et me procurait en même temps une immense jouissance.

De toute mon âme, j'aspirais à m'abandonner au sommeil de l'oubli. Et s'il n'avait été possible d'oublier d'un oubli sans fin, si mes yeux, en se fermant, avaient pu se plonger lentement, par delà le sommeil, dans le néant absolu, au point que je perdisse conscience de ma propre existence, alors mon être se fût entièrement dissout dans une tache d'encre, dans un son musical, un rayon coloré. Puis, ces ondes et ces formes seraient devenues tellement immenses qu'elles se seraient estompées jusqu'à cesser d'être perceptibles. Et mon désir aurait été satisfait.

Peu à peu je sombrai dans la torpeur et dans l'inconscience — fatigue délicieuse, auras subtiles qui se répandaient hors de ma chair. Ensuite, je sentis ma vie se dérouler à rebours. Successivement, j'éprouvais des états d'âme, je revoyais des souvenirs effacés, épurés, datant de mon enfance. Je faisais plus que les

revoir ; je les revivais, je les ressentais avec plénitude. D'une minute à l'autre, je devenais plus jeune, plus enfant. Soudain tout s'imprécisa et s'obscurcit. Il me sembla que tout mon être était suspendu à un mince crochet, au fond d'un puits profond et ténébreux. Puis, je fus délivré du crochet. Je glissais, je m'éloignais sans rencontrer d'obstacle. C'était un gouffre sans limites, au sein d'une nuit éternelle. Enfin, des voiles flous, imprécis se succédèrent devant mes yeux. Un instant je traversai l'oubli absolu. Lorsque je revins à moi, je me retrouvai à l'intérieur d'une petite chambre. Je me tenais dans une attitude singulière, qui me paraissait à la fois insolite et naturelle.

Le climat, l'aspect du monde nouveau dans lequel je m'éveillai m'étaient parfaitement familiers : je m'y trouvais même plus à l'aise que dans le milieu qui servait de cadre à mon existence antérieure — comme si celle-ci n'eût été qu'un reflet de mon existence réelle. C'était un autre univers, mais si immédiat, si intime que je m'y retrouvais dans mon ambiance normale. Je venais de naître à un autre monde, antique, mais plus proche et plus naturel.

C'était entre chien et loup. Une lampe à huile brûlait dans la niche du mur. Un lit était jeté dans un coin de la pièce, mais je ne dormais pas. J'avais le corps en feu ; des taches de sang maculaient mon *aba*, mon foulard, mes mains. Malgré la fièvre et la migraine, j'étais en proie à un trouble, à un enthousiasme singuliers, bien plus puissants que la pensée d'effacer le sang, bien plus forts que l'idée du veilleur de nuit qui viendrait m'arrêter. Je m'attendais depuis longtemps à tomber entre ses mains, mais j'étais bien décidé à vider d'un trait, avant d'être pris, la coupe de vin empoisonné qui se trouvait sur l'étagère. J'obéissais à ce besoin d'écrire comme à un devoir. Je voulais chasser le démon qui, depuis si longtemps, me torturait, je voulais consigner mon tourment sur le papier. Enfin, après quelques hésitations, j'approchai la lampe et commençai de la sorte.



J'ai toujours pensé que rien ne vaut le silence et qu'on ne peut faire mieux que d'imiter les butors qui passent leur temps, au bord de la mer, à s'étirer les ailes, dans leur solitude. Mais cela, je n'en ai plus la possibilité. L'irréparable est consommé. Qui sait ? A l'instant même ou au plus tard, d'ici une heure, une bande de veilleurs ivres viendra m'arrêter. Je n'ai pas le moins du monde l'intention de sauver ma carcasse. Impossible de nier d'ailleurs, même si je fais disparaître les traces de sang. Mais avant de tomber entre leurs mains, je boirai une coupe de ce vin, de cette bouteille de vin que j'ai reçue en héritage et que j'ai posée là, sur l'étagère.

Je veux presser ma vie entière, comme l'on presse une grappe de raisin, en verser goutte à goutte le suc, non, le vin, comme l'eau du viatique (12) dans la gorge sèche de mon ombre. Je veux simplement, avant de partir, consigner sur le papier les maux qui, dans ce coin de chambre, lentement, m'ont rongé, comme autant de chancres et de tumeurs. Parce qu'il me sera, de la sorte plus facile de mettre de l'ordre dans mes idées. Est-ce là un testament ? Non pas ! Je n'ai ni argent pour les juges, ni religion pour le diable (13). Et puis, à quoi pourrais-je encore tenir ici bas ? J'ai délibérément renoncé à tout ce qui a été la vie. Quand je ne serai plus là, au diable ! Qui voudra n'aura qu'à lire mes chiffons de papier, je m'en fous comme de l'an quarante ! Je n'écris que par ce besoin d'écrire qui me tient. J'ai besoin, de plus en plus besoin de

(12) L'eau que l'on verse dans le gosier des morts pour leur faciliter le voyage dans l'au-delà.

(13) Locution proverbiale.

communiquer mes pensées à mon être imaginaire, à mon ombre. Cette ombre sinistre qui se penche sur le mur, dans la lumière de la lampe et qui semble lire avec attention, dévorer ce que j'écris. A coup sûr, elle comprend mieux que moi. C'est à mon ombre seulement que je puis parler comme il faut. C'est elle qui m'oblige à parler ; elle seule peut entendre. Elle comprend, bien sûr ... j'exprimerai goutte à goutte le suc, non, le vin amer de mon existence dans son gosier, puis je lui dirai : « Voilà ma vie ! »

Qui me voyait hier, voyait un jeune homme débile et malade, mais qui me verrait aujourd'hui apercevrait un vieux bossu, les cheveux blanchis, les yeux éraillés, avec un bec de lièvre. J'ai peur de regarder au dehors, par la fenêtre, peur de me voir dans le miroir. Partout, j'aperçois mes ombres, multipliées à l'infini... Cependant, pour bien relater ma vie à mon ombre cassée en deux, je dois rapporter une histoire. Oh ! Que d'histoires d'enfance, d'amour, de coït, de mariage et de mort, dont aucune n'est vraie ! Les contes, les belles phrases, moi ça me fatigue.

Je m'efforcerai de presser cette grappe. Mais contient-elle le moindre soupçon de réalité, je n'en sais plus rien. J'ignore où je suis. Je ne sais si ce lambeau de ciel, au-dessus de ma tête, si les quelques pouces de terre sur lesquels je suis assis appartiennent à Nichapour, Balkh, ou Bénarès. Je ne me fie à rien.

J'ai vu tellement de choses contradictoires et entendu tellement de paroles discordantes ! A force de voir, mes yeux se sont usés à la surface des objets, cette écorce mince et dure qui cache l'âme. Maintenant, je ne crois plus à rien. En ce moment même je doute de la pesanteur et de la stabilité des choses, des réalités les plus évidentes. Si je frappais du doigt le

mortier de pierre qui est dans la cour, et si je lui demandais : « Es-tu stable et solide ? » Je ne sais si je devrais le croire, au cas où il répondrait par l'affirmative.

Suis-je un être autonome et doué d'individualité ? Je l'ignore. Je viens de me regarder dans la glace. Je ne me suis pas reconnu. Non, ce moi antérieur est mort. Il est tombé en pourriture. Et pourtant, rien ne m'en sépare. Il faut que je raconte mon histoire. Mais par où commencer ? La vie toute entière n'est qu'une histoire. Il faut que je presse la grappe de raisin et, cuillerée par cuillerée, que j'en verse le suc dans le gosier de cette ombre vétuste.

Par où commencer ? Tout ce qui bouillonné en ce moment sous mon crâne n'appartient qu'à l'instant présent et n'a ni heure, ni minute, ni date. Tel incident survenu hier me paraîtra bien plus vieux, bien plus insignifiant que tel autre qui se situe il y a mille ans.

Il se peut que, depuis que tous les ponts sont coupés entre moi et le monde des vivants, ce soient les souvenirs du passé qui se matérialisent devant moi. Passé, avenir, jour, mois, année, c'est la même chose. Les différents âges, enfance, jeunesse, vieillesse — des mots creux. Tout cela n'existe que pour les hommes ordinaires, la canaille — voilà le mot que je cherchais — pour la canaille dont la vie comporte des périodes et des limites bien arrêtées, comme l'année des saisons, et se situe dans la zone tempérée de l'existence. Ma vie à moi n'a jamais comporté qu'une seule et uniforme saison. On dirait qu'elle s'est écoulée dans une région froide, au milieu de ténèbres sans fin, cependant qu'éternellement, dans mon corps, une flamme brûlait, à la chaleur de laquelle je fondais comme cire.

Entre les quatre murs qui délimitent ma chambre, à l'intérieur du rempart qui enserme mon existence et mes pensées, ma vie fond peu à peu, comme de la cire. Non, je me trompe, elle ressemble plutôt à un morceau de bois, tombé en dehors des chenets et qui s'est consumé, carbonisé à la flamme des autres bûches, sans brûler, mais sans toutefois demeurer intact. Il a été seulement étouffé par la fumée, par l'haleine des autres. Ma chambre, pareille à toutes les autres chambres, a été bâtie en briques, par dessus les ruines de milliers de maisons antiques. Les murs, enduits de chaux, portent une inscription formant frise, exactement comme ceux d'un tombeau (14). Le moindre détail de cette pièce suffit à m'occuper l'esprit durant de longues heures. Ainsi, les toiles d'araignée qu'il y a dans les coins — parce que depuis que je me suis alité, on s'occupe moins de moi. Le long clou planté dans la muraille a supporté mon berceau et celui de ma femme, peut-être aussi le poids d'autres enfants. Un peu plus bas, un plâtras s'est détaché, et sur le pan de maçonnerie mis à nu, je respire l'odeur des choses et des êtres qui ont séjourné ici il y a très longtemps. Aucun courant d'air n'est encore parvenu à dissiper cette odeur tenace, lourde, épaisse. Odeur de sueur, de maladies anciennes, odeurs d'haleines, de pieds, de pisse, de beurre rance, de nattes pourries, d'omelette brûlée, d'oignon frit, de tisane, de caillebotte, de caca d'enfant, odeurs que dégage la chambre d'un garçon nouvellement pubère; exhalaisons venues de la rue; odeurs mortes ou à l'agonie, mais encore vi-

(14) Les tombeaux musulmans renfermant la dépouille de saints ou de grands personnages sont généralement abrités par une construction quadrangulaire que surmonte une coupole. A l'intérieur de ces édifices des inscriptions formant frise décorent souvent les murailles.

vantes et dont chacune a conservé son individualité. Il y en a aussi beaucoup d'autres, dont la genèse ne se laisse pas déceler, mais dont la trace subsiste.

Ma chambre comporte encore une alcôve obscure, et deux lucarnes qui s'ouvrent sur l'extérieur, sur le monde de la canaille. L'une d'elle donne sur la cour ; de l'autre on a vue sur la rue et je me trouve ainsi relié à la ville de Ray. Une ville qu'on appelle la Fiancée de l'Univers et qui possède des milliers de ruelles enchevêtrées, de maisons aplaties, d'écoles, de caravansérails. Une ville qui passe pour la plus grande du monde respire et vit derrière les parois de ma chambre. Lorsque, dans mon coin, je ferme les yeux, j'en devine les ombres brouillées — c'est tout ce qui m'intéresse de la cité, de ses kiosques, de ses mosquées et de ses jardins.

Ce sont ces deux lucarnes qui me relient au monde extérieur, au monde de la canaille ; mais il y a aussi chez moi, accroché au mur, un miroir dans lequel je puis voir mon visage. Dans ma vie restreinte, ce miroir revêt une bien plus grande importance que le monde de la canaille qui, lui, m'est complètement étranger.

De tous les tableaux qu'offre la ville, on ne découvre, de ma lucarne, que l'étal d'un boucher misérable, qui débite ses deux moutons par jour ; chaque fois que je regarde au dehors, j'aperçois cet homme. De bon matin, on amène devant sa boutique deux haridelles noires et efflanquées, deux haridelles phtisiques toussant d'une toux profonde et rauque, et dont les membres desséchés semblent amputés de leurs sabots, comme si on les avait mutilés, selon les prescriptions d'une loi barbare (15) pour en plonger les moignons

(15) Cf. note 9.

dans l'huile brûlante. Chacune d'elles porte, suspendues à ses flancs, deux carcasses de mouton. Alors, de sa patte graisseuse, le boucher caresse sa barbe teinte au henné, puis, ayant examiné les cadavres d'un regard mercantile, il en choisit deux, soupèse leur queue grasse avec la main et va les fixer aux crocs de son étal. Les rosses repartent en renâclant et le boucher palpe les corps sanguinolents à la gorge tranchée, aux yeux vitreux et au crâne violet d'où émergent des paupières sanglantes. Enfin, il prend un couteau à manche d'os, découpe soigneusement et, le sourire aux lèvres, vend la chair désossée à ses clients. Avec quel plaisir il accomplit cette besogne ! Je suis sûr qu'il y prend une sorte de volupté. Même ce gros chien jaune qui a fait de notre quartier son domaine, et qui, tête basse, les yeux éteints, suit d'un regard nostalgique la main de l'homme, même ce chien le sait. Il sait que le boucher trouve plaisir à l'exercice de son état.

A quelque distance de là, abrité sous une voûte, un étrange vieillard est assis ; devant lui se déploie une natte spacieuse sur laquelle il a disposé une serpe, deux fers à cheval, quelques perles de couleur, un couteau, un piège à rats, des pincettes rouillées, une cuillère d'écritoire (16), un peigne édenté, une pelle et un vase émaillé, recouvert d'un mouchoir sale. Des heures durant, des jours, des mois, j'ai, de ma lucarne observé cet individu. Il reste figé dans une invariable attitude. Un cache-nez crasseux lui entoure le cou ; il porte un *aba* en laine de chameau et les poils blancs de sa poitrine s'échappent à travers son col ouvert. Ses paupières sont brûlées, rongées par une maladie tenace et insolente. A son bras est fixée une amulette

(16) Cuillère servant à délayer l'encre, que l'on conservait sèche jusqu'au moment de l'emploi.

à son labeur lyrique, que dis-je ? sans cesser de les ramener à la poésie, de les examiner et de les résoudre en fonction de la poésie. Il fut, dans toute la force du terme, le « Vates », celui qui juge les choses d'après les lois de l'esprit, celui qui, moitié contemplateur, moitié prophète, est le témoin de son époque. Or, cette situation exceptionnelle, personne ne l'occupe plus, cette fonction sacrée, nous sentons bien qu'elle n'est plus remplie, et c'est ce regret, plus ou moins obscur, qui se devine dans les lignes que nos contemporains ont consacrées à son cas dans la Presse. Il y a, d'une part, ceux qui l'estiment dépassé, et lui préfèrent Baudelaire, Nerval, Mallarmé ou Rimbaud; et d'autre part ceux qui trouvent qu'il a tenu exactement et magnifiquement le noble rôle qui lui était dévolu; et qu'il manque quelque chose à une littérature quand on ne trouve plus personne pour remplacer de tels hommes. De toutes manières, les deux partis sont d'accord sur un point : c'est l'importance que la Poésie doit ainsi avoir dans la vie nationale. C'est au nom de la Poésie que les plus hostiles manifestent leurs restrictions mêmes. Et je n'en veux pour preuve que l'empressement qu'ils mettent à citer les fragments de l'œuvre lyrique de Victor Hugo qui ressemblent, parfois à s'y méprendre, à des passages de Baudelaire ou de Mallarmé, de Laforgue ou d'Apollinaire, des symbolistes ou des surréalistes.

*
* *

Ce qui me frappe plus encore, c'est la coïncidence de la célébration de ce cent-cinquantième avec diverses manifestations récentes qui démontrent l'intérêt que le public — ce public que l'on voudrait nous présenter comme indifférent aux valeurs impondérables de l'esprit — éprouve pour la Poésie. Comme cette coïncidence est toute fortuite, elle n'en est que plus significative. Qu'on m'excuse si mon énumération est insuffisante. Il y a d'abord les conférences. Par exemple celle, assez récente, des « Nouvelles littéraires ». Puis la série de celles de la « Société de Poésie », fondée en 1934, sur l'initiative de Paul Valéry,

par Mme Marguerite-Jules Martin, où l'on a déjà parlé, Salle Debussy, de Joe Bousquet et de Jules Laforgue, et qui dureront jusqu'à l'été. Ces conférences ont, toutes, un succès considérable. C'est devant des auditoires plus que nombreux que parlent les orateurs, des orateurs que de toute évidence personne ne viendrait écouter si ce qu'ils ont à dire n'intéressait pas.

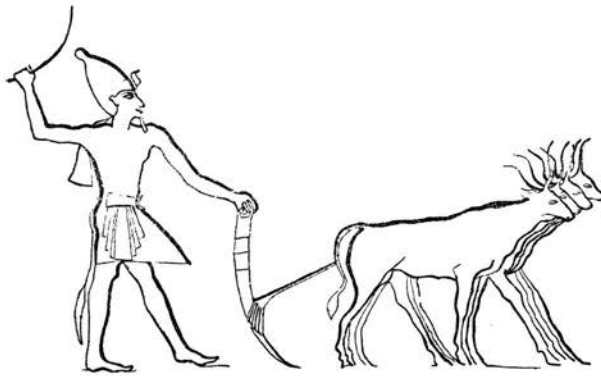
Il y a ensuite les Anthologies, qui deviennent de plus en plus nombreuses et de plus en plus variées. Le fait que chacune choisit, parfois avec injustice, certaines personnalités pour en exclure d'autres, ne me gêne pas, au contraire. Trop d'unanimité, en ces questions, serait plutôt marque d'indifférence. Mais j'estime particulièrement significatif le fait que, sur six ou sept recueils, il y en ait deux qu'on ait consacrés au Poème en Prose. Car cela est, tout simplement, la preuve que la notion de Poésie s'est étendue bien au-delà des limites étroites où les versificateurs avaient toujours voulu la maintenir. Ainsi l'opinion se rend compte que la Poésie est partout : au point de vue de l'expression dans la prose comme dans les vers. De même que, au point de vue du sentiment et de l'idée, elle l'est également dans la vie.

Il y a ensuite cette « Ecole de Poésie », que l'on vient de fonder, sous les auspices de M. Jacques Duron, l'éminent Directeur du Service des Lettres à l'Éducation Nationale, et dont le but, inscrit à son programme, est de nous montrer la continuité, à travers l'histoire littéraire, de la veine lyrique, de façon que l'on comprenne que, des origines à nos jours, il n'y a jamais eu rupture, mais au contraire l'enchaînement d'une tradition vivante. Une course au flambeau à travers les siècles, où jamais la torche ne tomba par terre.

Il y a enfin, suscitée par le fameux *Journal des Poètes* de Pierre-Louis Flouquet, une enquête à laquelle les poètes du monde entier, mais surtout les Français, ont déjà commencé de répondre sur la question de savoir si le Poète doit être de son temps, et comment il peut l'être.

Comme bien l'on pense, les opinions sont divisées. Mais, depuis ceux qui entendent ne jamais sortir de leur tour d'ivoire jusqu'à ceux qui se croient tenus à descendre dans l'arène des conflits sociaux, il n'en est aucun qui ne soit convaincu de l'importance de son rôle, et du caractère sacré de la Poésie elle-même. De par le mystère de sa fonction le Poète est hors de son temps, qu'il domine, mais en tant qu'homme il y est complètement engagé. Et c'est dans cette contradiction déchirante et magnifique que consiste sa noblesse.

FRANCIS DE MIOMANDRE



LIVRES D'ÉGYPTE DE LANGUE FRANÇAISE

Mahmoud Teymour : Deux livres de contes.

Nos lecteurs connaissent trop bien l'œuvre de Mahmoud Teymour, un de nos plus constants collaborateurs, pour qu'il soit nécessaire de rendre hommage encore une fois aux qualités de ce conteur né.

Or, le genre du conte est un des plus difficiles qui soit, comme l'atteste la rareté extrême des grands conteurs dans la littérature internationale.

En France, le genre débute avec les divers recueils de *Soirées*, continués par les contes grivois en prose ou en vers imités de l'italien. Mais c'est là une catégorie un peu spéciale où ce qui intéresse n'est pas toujours l'art de l'auteur. Autrement, on tombe, à l'extrême opposé, dans les contes pour enfants, souvent admirables d'ailleurs, qu'ont illustré Grimm et Perrault et de nos jours Andersen. Mais le vrai conte ayant valeur littéraire et humaine, à l'égal des romans et un besoin et correspond à cette réalité d'une tranche de vie que vient nous révéler soudain une petite scène : c'est un instantané significatif, qui ouvre des perspectives mystérieuses et indéfinies sur la psychologie des personnages, dont on n'a saisi que quelques gestes, et sur les aventures ultérieures qui pourront leur arriver, une fois sortis de notre champ de vision. Ainsi le conte correspond à notre attitude naturelle devant la vie et comme observateurs plus ou moins psychologues des réalités quotidiennes qui nous entourent et comme amateurs d'aventures, jamais assouvis par les imaginations de l'enfance, qui aimons continuer dans notre rêverie et arranger selon diverses convenances l'incident significatif que nous avons saisi par hasard. Le conte correspond enfin à la durée naturelle d'un récit qu'on *raconte* et qui ne saurait être trop long. C'est pourquoi d'ailleurs la littérature en prose des peuples primitifs adopte toujours la forme du conte, et ceci demeurera vrai aussi longtemps que les écrivains n'écriront pas mais parleront leurs œuvres. Dans la litté-

rature arabe classique, le genre fut illustré par les fameux *Maaqamen* ou Séances de Hariri, et dans un autre domaine déjà par les *Mille et une Nuits*. Cependant le lecteur moderne qui vient après tant de nouvelles, de romans, de romans fleuves, de pièces de théâtre obéit à une autre optique et exige du conte une vertu formelle et un fond d'une concentration rare. Ce sera la stylisation d'une tranche de vie saisie dans un instantané ou au nœud d'une aventure. Les journaux et revues du monde entier sont bourrés de contes qui sont le déshonneur du genre. Mais ceux qui ont réussi à ciseler ces joyaux se comptent sur les doigts : un Musset, un Alphonse Daudet, un Tchékhov, un Maupassant, de nos jours, Unamuno ou Henri Troyat. Mahmoud Teymour est incontestablement un des rares conteurs authentiques de la littérature internationale et on peut dire que grâce à lui, l'Égypte se classe dans ce genre au tout premier rang de la production mondiale.

Dans les deux derniers recueils qui ont paru à Paris (encore un de nos collaborateurs que les éditeurs parisiens adoptent) *Le Courtier de la Mort* (1) et *La Belle aux Lèvres Charnues* (2) sont ressemblés des contes dont plusieurs sont passés dans les pages de la *Revue du Caire* mais dont la plupart sont inédits en français.

L'un et l'autre livres constituent un excellent choix et représentent bien les diverses tendances du conte de Teymour. Brève scène éclairant d'un jour soudain les mœurs, les passions et les misères quotidiennes du petit peuple, petite aventure romancée se déroulant dans les milieux de la jeunesse dorée, conte imaginaire et fantastique ou au contraire banal mais plein de vie comme une page de l'existence bourgeoise. Quel que soit le genre, et bien que, certes, il y en ait de plus et de moins réussis, Mahmoud Teymour met dans chaque petit tableau l'art d'un miniaturiste persan, de sorte que une fois introduit dans ce petit monde on oublie ses limites, on oublie même l'art raffiné et la stylisation du peintre pour ne sentir que le contact de la vie tantôt humble, tantôt superbe, parfois banale et parfois extraordinaire mais toujours à la fois fortement égyptienne et profondément humaine.

(1) Les Nouvelles Editions Latines, Paris 1950.

(2) Les Nouvelles Editions Latines, Paris 1951.

Ahmed Rassim : *Hatimtane*

Les poèmes qui composent ce nouveau recueil (1) d'Ahmed Rassem ont tous été goûtés dans les pages de cette revue. On aime cependant à les retrouver, groupés et couchés sur beau papier, comme un essaim d'odalisques attendant leur Maître et Seigneur le lecteur, qui d'une caresse des yeux leur rendra la vie.

La constance forcenée avec laquelle Ahmed Rassem clame son amour à la femme idéale tient du tour de force et de la frénésie mystique. Ses poèmes dessinent, effacent, dessinent à nouveau le mythe de la femme orientale : elle est le fantôme charnel qui surgit et tremble, meurt et renaît, je pense à vous Nysane, Mélek, Nesmine, Hatimtane, de toutes les images sensuelles évoquant les soyeuses sensations des chairs sous les doigts, la griserie des parfums dans la torpeur des soirs, le goût insistant des baisers comme de fleurs mâchonnées, l'algèbre foudroyante des arabesques de la danse voluptueuse. Tout ce que la littérature arabe et persane a inventé d'images fastueuses pour paraphraser la beauté de l'Ainée, revit à nouveau dans cette soif inassouvie d'un peintre halluciné par le portrait qu'il ne cessera jamais de recommencer. Et c'est là que la préciosité, la mollesse, le goût de rose, de jasmin et de lune qui caractérise d'habitude la poésie orientale, s'épure et s'aiguise par son insistance même à peindre sur l'eau une éternelle danseuse fantôme. Cet archétype de sensualité mystérieuse est uni à la nature dans un sentiment panthéiste de fusion où toutes les belles créations de Dieu participent : car sa peau est la chair des fleurs, son haleine, le souffle parfumé du soir, son regard, le clair de lune sur le sombre étang. Le peintre, comme un fou, comme Majnoun, à force de jongler avec toutes ces couleurs et toutes ces matières ne sait plus les dominer et s'abîme dans une extase à fois sensuelle et mystique, tandis que retombent autour de lui les sensations.

*Qu'attends-tu pour passer tes lèvres sur ce luth
Comme on frôle le sein d'une vierge endormie
L'aube moite tremblera de perles de rosée*

(1) Le Caire 1951.

*Quand sa bouche inscrira ton appel dans l'espace
Sa voix repeuplera alors ta solitude
Avec le chant du vent et le soupir des roses
Et tu pourras surprendre les rayons du matin
Brodant une lune d'argent sur l'eau de la rivière.*

Et c'est par la répétition des mêmes images, ou par les variations infimes autour de sensations analogues que le poète arrive à induire un état d'extase pareil à celui que les orientaux obtiennent par la répétition des mêmes mouvements dans des danses comme le « zikhr ». Et dans cette extase il y a le sentiment profond d'un destin juste qui est pétri de la même matière que la beauté du monde :

*Tu es venue, — c'était fatal, —
parce que mes mains te savent par cœur
et qu'un Dieu juste et Tout-Puissant
sait, comme moi, le goût des fleurs.*

Et l'on trouvera bien des images neuves liées directement à une intense sensation poétique. Ainsi :

*La peau de Hatimtane à la couleur du sable
que la vague a mouillé. Mais les petites
veines qui parcourent son sein ressemblent
aux ombres frissonnantes du rivage quand
la mer caresse la grève.*

Mais cette sensibilité orientale n'est qu'une face de la personnalité et du talent d'Ahmed Rassim. Car il possède aussi une intelligence tout occidentale armée triomphalement d'ironie. Et cette ironie vient à point nommé se moquer de l'amour hyperbolique de Majnoun et relever d'une note toute moderne et acérée ce que les images de la première veine pouvaient avoir de trop languide ou de trop précieux.

Enfin, Ahmed Rassim révèle aussi un délicieux sens de l'humour et un malicieux talent de l'absurde poétique dans la pièce qui clot ce recueil, *Complexe* : cette fine parodie de certaines tendances de la poésie moderne et de certains agissements de Poètes comporte, pour qui sait lire, une juste leçon, pleine de bon sens.

Fouad Abou-Khater :

Shagar El Dorr et Baibars

Il est une époque particulièrement héroïque et terriblement agitée qui, coïncidant d'un côté avec l'effritement de l'empire Abbasside sous les coups des Mongols, et d'un autre côté avec la fin de l'empire Ayubide et la naissance de l'empire Mameluk, juste au moment où avait lieu la croisade Franque contre l'Egypte, vit éclore de belles figures, toutes de courage et d'héroïsme. »

Ce que l'on vient de lire est extrait de l'avant-propos du livre de Fouad Abou-Khater : *Shagar Eldorr et Baibars*. Ces lignes indiquent le double intérêt de ce livre : l'évocation d'une époque qui compte parmi les plus importantes de l'histoire du monde, et les actions, nous dirions en Français de cette époque « la Geste », de deux individualités pourvues de dons exceptionnels, entraînées dans des aventures qui semblent sortir de l'imagination d'un romancier, alors qu'elles sont l'œuvre du Destin : celles de deux souverains de l'Egypte, une femme, la seule qui ait régné dans l'Islam, Shagar Eldorr; un homme, le Mameluk turc Baibars Bundukdari.

L'époque, Fouad Abou-Khater la caractérise ainsi :

« Deux mondes, se dressant l'un contre l'autre, se combattaient féroceement l'un l'autre avec la ferme volonté de se détruire, non pas pour un intérêt majeur ou pour le bien de l'humanité, mais à cause de convictions religieuses, alors que là, c'est une question de foi. Or la foi ne saurait être imposée ou changée par la violence ».

Je ne reprendrai pas le récit des faits et gestes des deux héros choisis par Fouad Abou-Khater. J'aime mieux vous inciter à lire son livre en vous montrant les qualités qui en font la valeur, qui le rendent intéressant comme un roman. Tout ce qu'on y raconte s'anime en effet sous nos yeux et se teinte des couleurs de la vie, mais aussi le charge de cette substance humaine qui manque au romanesque. En effet, si extraordinaires qu'elles soient, ces destinées sont vécues et chacun des faits qui les constituent est prouvé par des témoignages. C'est en rete-

(17). Le jeudi soir il récite son Coran entre ses dents jaunes et rares (18) et c'est à croire qu'il gagne ainsi son pain, car je n'ai jamais vu personne lui acheter quoi que ce soit. Je suis certain d'avoir retrouvé le visage de cet homme dans la plupart de mes cauchemars. Sous ce crâne ovoïde, tondu ras, sous le turban qui l'enveloppe et derrière ce front bas, quelles pensées imbéciles peuvent-elles germer, à la manière d'herbes folles ? La natte étalée devant le vieux, son bric-à-brac paraissent avoir un rapport particulier avec sa vie. A plusieurs reprises, j'ai résolu d'aller lui parler, de lui acheter quelque chose, mais je n'ai jamais osé. D'après ma nourrice, il a été potier, au temps de sa jeunesse, mais de toutes ses productions, il n'a conservé que ce vase. Maintenant, il vit de brocante.

Tels étaient les liens qui me rattachaient au monde extérieur. En ce qui concerne le monde intérieur, il ne me restait que ma nourrice et une garce de femme ; d'ailleurs ma nourrice était aussi la sienne ; c'était *notre* nourrice. Non seulement nous étions de la même famille, ma femme et moi, mais Nounou nous avait allaités en même temps. De plus, la mère de ma femme était un peu la mienne aussi. Je n'ai jamais connu mes parents et c'est cette imposante matrone aux cheveux gris qui m'a élevé. C'était donc sur la mère de ma femme que j'avais reporté toute mon affection filiale et ce sentiment n'a pas été sans influencer mon mariage.

(17) D'un usage courant en Perse, ces amulettes, que l'on portait attachée au bras, étaient constituées par des feuillets inscrits de versets du Coran ou de formules magiques, cousus dans un sachet d'étoffe.

(18) Les dévots consacrent à de pieuses lectures la soirée du jeudi, jour qui précède celui de la prière hebdomadaire en commun.

J'ai recueilli plusieurs sons de cloche en ce qui concerne mes parents. Pourtant, seul un récit de ma nourrice me paraît véridique. Elle m'a raconté que mon père et mon oncle étaient jumeaux : tous deux avaient le même visage, la même allure, le même caractère ; le timbre même de leurs voix était identique. On avait peine à les distinguer l'un de l'autre. De plus, il existait entre eux telle affinité que si l'un d'eux tombait malade, l'autre perdait également la santé. Comme on dit, ils étaient pareils à une pomme coupée en deux. Bref, ils se mirent dans le commerce. A vingt ans, ils allèrent dans l'Inde, pour y vendre des spécialités de Ray : étoffes, toiles imprimées, voiles décorés de fleurs, cotonnades, manteaux, châles, aiguilles, céramiques, argile à laver les cheveux, cuirs d'écritaires. Mon père s'était installé à Bénarès et il avait envoyé son frère faire la tournée des autres villes du pays pour les besoins du négoce. Bientôt mon père tomba amoureux d'une bayadère, danseuse du temple de Lingam (19). Son ministère consistait à exécuter des danses rituelles devant la grande statue du Dieu et à vaquer au service du sanctuaire. C'était une fille au sang chaud, au teint olivâtre, aux seins en forme de citrons, avec de grands yeux bridés et des sourcils étroits, qui se rejoignaient presque et entre lesquels elle posait une mouche rouge.

Je me représente assez bien la bayadère, ma mère, en sari de soie de couleur, brodé d'or, le visage et la poitrine découverts, un foulard de brocard jeté sur sa chevelure lourde, aussi noire que la nuit éternelle ; elle nouait un chignon sur sa nuque ; des bracelets ornaient ses poignets et ses chevilles, une fleur

(19) « Lingam » : emblème phallique, symbole de Siva.

d'or à la narine, les yeux sombres, bridés, voluptueux, les dents luisantes, elle dansait avec gestes lents et rythmiques, au son du satar (20), du tambourin, du luth, des cymbales et de la trompette. Musique douce et monotone qu'exécutaient des hommes nus, coiffés de turbans. Musique pleine d'une signification profonde et dans laquelle se retrouvaient tous les secrets de magie, les superstitions, les vices et les souffrances du peuple de l'Inde. A travers ses mouvements harmonieux et ses invites sensuelles, gestes hiératiques, la bayadère s'épanouissait comme un pétale de rose. Elle laissait courir un frisson le long de ses épaules et de ses bras, s'inclinait, se redressait. Toutes ses attitudes, qui comportaient autant de sens particuliers, et qui parlaient un langage muet, quelle impression peuvent-elles avoir faite sur mon père ? Et surtout, ajoutant encore au caractère voluptueux du spectacle, l'odeur âcre et poivrée de la sueur de cette femme, mêlée au parfum du jasmin et de l'huile de santal. Parfums qui rappelaient celui de la résine des arbres lointains et éveillaient des sensations mystérieuses. Senteur de coffret de pharmacie, odeur de ces remèdes venus de l'Inde, que l'on conserve dans les chambres d'enfants, onguents inconnus, provenant de contrées où survivent d'antiques coutumes. Certainement, cette odeur était pareille à celle de mes tisanes. Tout cela raviva les réminiscences refoulées que mon père portait en lui. Il revint fou de la bayadère, fou au point de se convertir à sa religion, à la religion de Lingam. A quelque temps de là, la jeune fille se trouva enceinte, on la chassa du temple.

SADEGH HEDAYAT

(à suivre)

traduction Roger Lescot

(20) Sorte de guitare.

LES CRITIQUES

ET LA POESIE

Périodiquement, la critique témoigne d'un regain d'intérêt pour la poésie, ou plus exactement pour le sort de cette dernière. Ce sont toujours les mêmes lamentations : la critique cherche les poètes, ne les trouve pas, et se tourne vers des temps plus lyriques pour les prendre à témoins de la médiocrité poétique du nôtre. Les poètes, comme à l'habitude, ne disent rien. Il y a beau temps qu'ils ont renoncé à se mêler des affaires temporelles de la poésie. Ils finissent tous, à travers une lente expérience dont l'épreuve les brise souvent plus qu'elle ne les purifie, par accepter, et quelques-uns dominer, la loi du silence et de la solitude que leur impose le caractère même de leur expression. Car les misérables tirages qui rebutent les éditeurs éventuels de poésie ont un sens et portent condamnation contre l'époque : il n'est pas indifférent qu'un Saint-John Perse demeure à peine connu, alors que le best-seller d'une saison, salué par les princes de la critique et oublié six mois plus tard, se vend à cent mille exemplaires. Qu'un livre atteigne ce tirage veut dire qu'il répond à l'inanité de son public : la parole humaine, pour le grand nombre, n'est qu'un moyen de distraction, et ne porte en elle aucune fin. *Honneur des hommes, saint langage*, disait du verbe Paul Valéry : cet honneur-là, notre époque n'a plus le temps d'y atteindre. Elle refuse l'effort de la parole, la réflexion qui arrête

le temps et dévoile la permanence humaine, le lit immuable de la durée.

Mais les critiques ne pourraient-ils rappeler parfois à leurs lecteurs l'existence de la poésie vivante, au lieu de chanter l'absoute sur le cadavre de la poésie telle qu'ils la voient ? Ou s'ils n'éveillent pas leur public, c'est peut-être qu'il n'y a rien à quoi l'éveiller ? Le public a le droit de se reposer sur la conscience professionnelle du critique, auquel le gouvernement de la république des lettres est remis... Je crains toutefois qu'un tel respect des autorités établies ne manifeste une ingénuité aveugle, et ne soit l'une des formes du conformisme spirituel auquel la mode et la publicité nous soumettent de plus en plus. Le critique moderne, qui tire sa subsistance de sa plume, est un tacheron de l'analyse littéraire. Il reçoit en moyenne une cinquantaine de livres du lundi au samedi : ce n'est pas une, mais plusieurs critiques par semaine qu'il doit écrire. J'en appelle à l'expérience du lecteur : combien de temps faut-il pour lire bien un roman de trois cents pages ? A plus forte raison, combien de temps pour absorber dans la complexité de leurs thèmes *l'Anabase* ou les *Cinq Grandes Odes* ? Car la catégorie du temps n'est pas la même dans les deux cas : une œuvre de poésie de quelque importance est le résultat d'une concentration de durée et d'expérience intérieure qui se traduit par l'ellipse du langage, l'image et le symbole où se rassemble et se fait plus dense l'expression. Je prétends que le critique moderne, si bien organisée que soit sa mécanique mentale, n'a pas le temps matériel, s'il veut exercer son gagne-pain, de lire un livre par jour, d'écrire trois articles par semaine, de poursuivre ses travaux de plus longue haleine et de mener la vie mondaine nécessaire à son information.

D'autre part, il se guide plus en plus — malgré lui, et par la pression des circonstances — sur une forme extra-littéraire de sélection, la sélection par la publicité. Une maison d'édition est une entreprise commerciale disposant d'un budget de publicité mais aussi d'agents publicitaires bénévoles, de clients au sens de l'ancienne Rome. Ce sont eux qui alimentent les échetiers, et, le cas échéant, écrivent des histoires de la littérature qui se vendent, alors que les catalogues se donnent. En dernier ressort, le public veut ce que la publicité veut qu'il demande : et le critique n'est en somme qu'un représentant plus ou moins éclairé du public. Il fait partie d'un milieu, d'une coterie, d'une clientèle peut-être : n'a-t-on pas vu ces dernières années, et ne voit-on pas de plus en plus souvent, les opinions politiques devenir le critère de la valeur littéraire, et, derrière l'écrivain qu'on célèbre, son attitude donnée en exemple ou justifiée ?

Voilà d'étranges considérations quand il s'agit de juger une œuvre en elle-même : pourtant elles jouent, et la passion nous détermine tous, peu ou prou. Quand bien même elles ne joueraient pas, l'hostilité de la critique envers la poésie demeure entière. La plupart des critiques ne savent plus lire la poésie. Le temps qu'ils devraient y employer n'est pas de même qualité, n'a pas le même rythme, que celui qu'il leur faut pour lire un roman. La lecture d'une plaquette leur semble indigne de leur attention : celle d'un livre plus important leur paraît fastidieuse. D'autre part, ils sont tous d'avis que la poésie est inactuelle, et que l'actualité prime la longue patience d'une œuvre lentement mûrie. Je me rappelle la réponse que me fit le directeur d'un illustre magazine littéraire où l'on parle surtout de chasse à la baleine et d'aventures d'espionnage derrière le rideau de fer, quand je lui proposai,

à l'occasion d'une exposition Victor Ségalen, un article sur cet homme qui fut l'exemple même de l'humanisme moderne tel qu'il tend à disparaître, hélas ! De sa voix boulevardière, avec un rien de mépris dans l'ironie, il me répondit en nasifiant les voyelles : « Mon cher, ça n'est pas actuel ».

En effet, ça n'est pas actuel. Il n'est plus actuel de penser à la vie profonde de l'homme. Nous ne savons plus lire les poètes, non parce qu'ils s'enferment dans un langage hermétique, mais parce que nous ne savons plus méditer, nous greffer sur une réalité plus vaste que nous, la nature, l'univers des hommes, Dieu. La poésie, langage par excellence de la vie intérieure, fille d'honneur de la religion, comme le disait Coventry Patmore, nous est étrangère parce que nous n'avons plus rien à nous dire à nous-mêmes, parce que nous ne prions plus, et n'avons plus le temps d'aimer. Comme tout autre, le critique en est là : ce n'est pas en trois colonnes de journal qu'il peut espérer inquiéter la conscience de gens qui ne veulent qu'une chose : demeurer endormis. Quand il lui tombe un livre de poèmes dans les mains, il le feuillette, pique une image ici et là, ne la comprend pas car elle est liée aux autres et peut-être au livre entier. Il éprouve ainsi l'apparente absurdité d'un langage qui n'a rien de commun avec la prose, ni la démarche spirituelle, ni la formation de la chose à dire ; aller plus loin que cette absurdité demanderait trop de temps. Certes, il faut beaucoup de temps pour être un homme : toute une vie. La poésie, c'est la parole qui se fait avec l'homme. On comprend qu'elle soit anachronique, en un temps où l'homme se défait.

LE TEMPS ET LA POÉSIE

J'entends répéter un peu partout que nous vivons à une époque spécialement matérialiste et positive, dans laquelle — que nous le voulions ou non — nous sommes obligés de ne nous occuper que des questions les plus pressantes de la vie quotidienne, et par conséquent nous n'avons plus le temps (d'aucuns vont jusqu'à dire : le droit) de penser à ces choses qui, autrefois, sous le nom d'idéal, en étaient arrivées à passionner les foules. Pour tout dire en un mot, beaucoup de gens s'imaginent que la Poésie n'intéresse plus personne, en dehors de quelques « spécialistes ».

Pour un peu, ma foi ! ils en conclueraient qu'elle n'existe plus.

Je ne saurais dire à quel point cette opinion est fautive, et contraire à ce que nous enseigne l'expérience de tous les jours. Non seulement la Poésie n'est pas morte, mais il me semble qu'elle n'a pour ainsi dire jamais suscité plus de ferveur et plus d'amour. Je pourrais, certes, en donner les raisons si je puis dire métaphysiques. Mais cela m'entraînerait trop loin. Je me contenterai de m'en référer aux faits eux-mêmes, qui sont irrécusables, étant donné leur condition de faits, et qui, dans le cas présent, sont tellement significatifs...

Et tout d'abord, il y a le remous d'opinion, vraiment considérable, qui s'est produit à propos du cent-cinquantième de Victor Hugo. On peut penser ce qu'on voudra de cet homme étonnant, mais une chose est certaine : c'est que, tant qu'il vécut, il trouva moyen de se pencher sur tous les problèmes de son temps, ceux de la morale comme ceux de la politique, sans cesser un seul jour de se livrer

nant seulement ce qui est prouvé par des témoins nombreux et dignes de foi, que Fouad Abou-Khater reconstitue ces destinées.

Autrement dit, dans cet ouvrage, l'auteur fait preuve des qualités qui rendent tout ouvrage historique à la fois intéressant et valable : le sens de la vie et le souci de la vérité.

L'une de ces qualités ne saurait se passer de l'autre. Le sens de la vie doit s'accompagner d'une imagination éveillée et agissante, sinon l'œuvre historique n'est qu'une énumération sèche de documents, une suite de discussions enchevêtrées où le lecteur non-spécialiste se perd, se lasse.

Mais si le sens de la vie ne se trouve pas soumis au souci de la vérité, l'œuvre historique relève du roman. On sent alors toute sa gratuité. Elle ne satisfait plus cette anxieuse interrogation sur l'homme que nous poursuivons en lisant des livres d'histoire, car les possibilités de la nature humaine, dans le bien comme dans le mal, dans l'héroïsme et dans l'abjection, tout ce dont nous rêvons souvent dans la fièvre de nos élans imaginatifs s'y trouvent véridiquement réalisés.

D'ailleurs, Fouad Abou-Khater nous renseigne lui-même les personnages, de vivre leur vie, de partager leurs dit comment il conçoit l'attitude de l'historien :

« Il est d'élémentaire justice de remonter dans le temps par le cœur et la pensée, de se mêler aux événements de l'époque, d'en assimiler les mœurs, d'incarner même les personnages, de vivre leur vie, de partager leurs émotions et leurs sensations, de laisser son cœur battre à l'unisson du leur, pour enfin comprendre, expliquer et justifier leurs actes... Une image vivante de cette réalité, il faut laisser au cœur de la concevoir pour permettre à l'esprit de la concrétiser en pleine lumière sans heurt ni artifice. »

Ainsi le lecteur de *Shagar Eldorr et Baihars* est assuré d'avoir affaire à une œuvre vivante et documentée. Il vivra en la lisant des moments étrangement contrastés. Le courage et la félonie, l'héroïsme et la lâcheté, la courtoisie et la cruauté se trouvent dans tous les camps. C'est un livre aussi exaltant qu'instructif.

J. Ascar-Nahas :

Les propos du Cheikh Barmil

Il ne fait pas de doute que J. Ascar-Nahas a finalement trouvé sa voie avec ces exquis petites chroniques qu'on a lu d'abord dans *La Bourse Egyptienne* et dont un choix revu et corrigé forme un beau volume de deux cents pages.

Déjà dans les *Réflexions d'Ebn Goha*, Ascar Nahas se révélait moraliste mais ses réflexions étaient présentées sous forme de paradoxes et de pensées détachées, dont rien, sauf le titre n'indiquait la couleur locale. D'ailleurs, le genre même des pensées et maximes sonne terriblement faux de nos jours : il est périmé.

Cette tendance profonde à une vue morale sur les gens et les choses issue de l'observation de la vie quotidienne se retrouve dans les *Propos du Cheikh Barmil*, mais revêtu pour ainsi dire de chair et d'os, présente au cours d'un entretien familial, en une petite scène pleine de vie et de couleur locale. L'art du conteur est dans la vérité du paysage, dans le naturel des personnages, profondément enracinés au sol, dans l'observation exacte des mœurs de la campagne et de la ville, dans la fine analyse de travers psychologiques qui sont vrais, souvent, de par le vaste monde. Mais le plus difficile, qui est parfaitement enlevé, restait à faire : il s'agissait de faire vivre tout cela, d'accréditer les dialogues comme spontanément issus de la bouche du Cheikh Barmil et de ses interlocuteurs rustiques, de croquer la scène et de donner la sensation intense d'un fragment de vie. C'est alors seulement que les observations psychologiques et les maximes morales prennent de la consistance et frappent d'un accent de vérité.

J. Ascar-Nahas a remarquablement réussi dans ce genre si difficile. Son Cheikh Barmil égrène ses réflexions sur les gens et les choses à la manière de l'Abbé Jérôme Coignard. Il en a la sagesse désabusée, un peu cynique et il est certain que ce livre se place directement sous l'invocation d'Anatole France. J. Ascar-Nahas est également influencé par Georges Dumani dont toutes les

œuvres parlent ce langage francien d'une sagesse qui n'est pas dupe. Mais Georges Dumani et J. Ascar-Nahas ont aussi, de par leur origine, un sens plus profond et typiquement oriental d'un bonheur inhérent à la vie sous quelque face qu'elle se présente, cet optimisme fondamental fait de nonchalance, de soleil, de *keif* — et qui pleinement assumé, comporte un grand enseignement. Ce genre d'apologue moralisant est d'ailleurs typiquement oriental et ces petites scènes qui se situent entre l'anecdote et le conte sont dans la tradition des conteurs arabes. Mais Ascar-Nahas a fort justement refusé de placer sous le nom de Goha ces croquis de la vie sociale et personnelle. Ils se distinguent en effet par le ton et la morale du genre Goha, qui est plus délibérément comique et anecdotique, parfois absurde et même franchement méchant. Le héros de ce livre au contraire demeure dans la moyenne des hommes, sage malgré ses travers, mais sans aucune méchanceté, observateur curieux des mœurs et porté à moraliser. Mais toujours gentiment amusant et n'insistant pas au delà d'un juste milieu que détermine une perception toute orientale, une sorte de sixième sens de la bienséance et de la politesse.

Mais encore une fois, plus que le contenu, c'est la mise en scène de ces tableaux, la vérité psychologique des types, la légèreté et le naturel des dialogues, bref l'art de l'auteur qu'on admire et qui fait de ce petit traité de mœurs un livre très agréable à lire et à relire.

ALEXANDRE PAPADOPOULO



LA VIE LITTÉRAIRE A PARIS

LA FRANCE HONORE VICTOR HUGO

De très importantes manifestations vont marquer dans les semaines (et même les mois) à venir la célébration du cent cinquantième anniversaire de la naissance de Victor Hugo. Il s'agit vraiment d'un événement national et tout doit concourir à en assurer le rayonnement et la dignité. Il y aura sans doute lieu de revenir sur le détail des cérémonies. Il est symbolique que la première en date, au jour même (27 février... « Ce siècle avait deux ans ! »...) se soit déroulée en l'Hôtel de Massa, siège de la Société des Gens de Lettres de France. C'est le rôle, l'action, l'influence de Hugo écrivain qui méritaient en effet de surclasser et de dominer toutes les images (ou tous les travestissements) qu'on pourra donner de ce « Hugo 1952 », remis plus ou moins au goût du jour et revendiqué, au besoin, par certaines formations politiques extrémistes .

En ce domaine, tout est clair. Et le poète de *La Légende des Siècles* semble remonter un courant d'incompréhensible défaveur. Il se situe comme une haute incarnation de l'esprit français, dans ce qu'il a, à la fois, de souple et de permanent, de prophétique, et aussi d'humain à la hauteur du génie.

Notre propos sera cependant aujourd'hui de présenter un Hugo, en général peu connu : « Le Président » Victor Hugo, qui fut (après Villemain et Balzac) le troisième Président de la Société des Gens de Lettres de France.

Il faut immédiatement poser que, de l'âge de l'enfant sublime à celui de sublime aïeul, Victor Hugo fut intimement mêlé à la vie littéraire active de son temps. Faisant figure de chef d'Ecole à partir de 1827 avec sa

Préface de Cromwell, il négligea en somme l'instable position des prophètes pour se pencher dès lors sur la condition matérielle et morale de l'homme de Lettres. Si socialement, politiquement, internationalement, il estimait que le poète, l'écrivain, le penseur représentaient des forces avec lesquelles il fallait compter, il devait s'attacher à l'aspect professionnel du métier. Il appartient à cette génération d'écrivains qui, la première, tenta d'organiser la profession littéraire.

On le trouve aux côtés de Louis Desnoyers, d'Alexandre Dumas, de Léon Gozlan, de Lamennais, de Nizard, de Villemain, de Viardot, lorsque se constitue le Comité fondateur de la Société des Gens de Lettres. Il s'agissait de grouper des hommes de bonne volonté afin que, *par l'association*, il fut loisible d'entreprendre une lutte impossible à soutenir par l'écrivain isolé. L'Association devait veiller aux intérêts de ses membres et poursuivre la contrefaçon de leurs œuvres. Dès la fin de l'année 1837, Victor Hugo fit partie du Comité provisoire de la Société. Le 16 avril 1838, il est élu membre du Comité définitif, derrière Desnoyers, Villemain et Viardot, précédant Villemain d'une

voix. Il siégera, durant seize années, constamment réélu au Comité. En 1840, après un troisième échec à l'Académie, il succéda donc à Balzac. Du 9 janvier au 6 novembre 1840, il assumera une tâche difficile avec Balzac comme Vice-Président. Cette Présidence le mena à l'Académie, où il fut élu le 7 janvier 1841 par 17 voix contre 15 à Ancelot.

Quels furent ces onze mois de Présidence ?

Balzac n'avait pas laissé le souvenir d'un administrateur persévérant. L'extraordinaire fermentation d'esprit de l'auteur des *Chouans* l'inclinait à présenter des propositions que ses collègues du bureau taxaient « d'extravagantes » et dont quelques-unes furent écartées par la question préalable. Plus sage fut l'attitude de Victor Hugo. Autant son prédécesseur avait-il été hardi, aventureux, autant l'influence du poète qui allait publier *Les Rayons et les Ombres* fut-elle plus nuancée, et s'exerça dans le sens de la conciliation et de l'apaisement. Il fit trois paix : *paix avec les pouvoirs publics* que Balzac avait harcelés de demandes et de mises en demeure; *paix avec l'Académie*, en étouffant dans l'œuf les pourcentages

du jour de remontrances; *paix avec la Société des Auteurs*, vieille Société pleine d'allant et de ressources. Ce qui ne l'empêcha pas, avec l'autorité de sa parole, de défendre, pour l'écrivain, le droit à la liberté, le droit à la vie.

Il ne cessa de développer des thèses qui lui étaient chères : à *l'art pour l'art*, il veut substituer l'art pour le droit, l'art pour une foi, l'art pour une vérité, l'art pour le Dieu qu'il proclame, l'art pour l'humanité qu'il veut consoler — l'art pour la patrie qu'il veut glorifier.

Ce qui constitue un bon dosage, entre les idéaux et les intérêts !

Si, en 1831, Fontaney se choque d'entendre le poète parler littérature « d'un ton de commerçant » qui dresse ses plans avec clarté et sait exactement ce qu'il produira à telle date et pour tel prix, Fontaney ajoute loyalement : « La Littérature, pour Hugo, est très exactement son *état*, sa profession, il faut qu'il en vive, lui et sa famille ». Ou ne songe pas assez à ceci : qu'à la différence de tous ses confrères en poésie, Hugo n'a que sa plume *pour vivre et faire vivre*. Hugo travaillera, comme il le dira à Armand Carrel en mars 1830, obligé de faire *une œuvre et une besogne*. Acharné, méthodique, il se construira par ses livres et par son théâtre, une fortune qui ne doit rien à l'exploitation d'autrui. En 1885, son capital atteindra environ 7 millions. Ainsi l'écrivain mourût-il deux fois *milliardaire*, en monnaie d'à présent. Telle est l'aune du génie. Qui y trouverait à redire ? Mais qui ne conviendra également qu'un tel succès d'argent, soldant le succès d'esprit, eût été impossible sans une organisation féconde, rationnelle que, le premier également, Hugo étend aux accords avec les pays étrangers ?

Aussi bien, durant sa Présidence de 1840, le futur Pair de France de 1845 se révéla-t-il à la fois diplomate et animateur. Ses dons d'éloquence étaient mesurés. Mais vigoureuses, souriantes, parfois cinglantes, étaient ses réparties. Il triomphait aisément dans la discussion par une boutade ou par un mot. Aussi peu gendelette que possible, mais sûr de sa force et gardant ses distances. Il était d'une exactitude extrême. Arrivé le premier à la séance des Comités, le mercredi, rue de Trévise, il faisait allumer des bougies pour illuminer le chétif et obscur local où siégeait le bureau : — « Discutons, Messieurs, dans la clarté... »

C'est cette clarté-là qu'il a laissée dans les annales de la Société des Gens de Lettres. Sur les marches du Panthéon, Jules Claretie, président en exercice de la Société en juin 1885, le nommait *le Père de la Société des Gens de Lettres de France*. Lui-même la jugeait « essentielle pour la vie des Lettres du pays ». A l'heure où tant de problèmes de l'organisation littéraire demeurent encore en discussion en France, c'est de cette clarté lumineuse et généreuse que les écrivains entendent se réclamer. Ils font valoir que la caution est poétique, du même timbre, de la même voix que celle qui disait en Août 1850, sur la tombe de Balzac : « Ce penseur, ce poète, ce génie, a vécu parmi nous cette vie d'orages, commune dans tous les temps, à tous les grands hommes. Il brille, au-dessus de toutes ces nuées, qui sont sur nos têtes, parmi les Etoiles de la patrie » !

Comment honorer cette étoile de la patrie ? On sait qu'en général — simple et expéditif est le protocole de la gloire : Institut — Sorbonne — Panthéon.

Mais les temps modernes ont élargi ces ambassades du souvenir et de l'exaltation. Le cinéma, la radio, le théâtre, la télévision mettent leurs vivantes rallonges de sons et d'images au cérémonial traditionnel.

Pendant, un courant se manifeste pour « corser » tous ces programmes. Le protocole habituel est-il suffisant pour le titan dont l'enjambée vitale couvre tout le XIX^e siècle ? Les Ecrivains de France ont demandé aux pouvoirs publics d'organiser une cérémonie grandiose, magistrale, à l'Arc de Triomphe. Hugo n'est-il pas *monumental*, à la manière du monument propre à Napoléon ? L'Arc de Triomphe est un ouvrage artificiellement et exceptionnellement tendu, sans précédent dans la tradition architecturale de la France et de Paris. Il est devenu un ancêtre. Or, Hugo s'est fait son poète, dès l'ode de 1823, avec l'épigraphe prophétique *non deficit alter*, puis par l'ode de 1837. Hugo n'a-t-il pas fini de s'imposer à lui, après lui avoir suggéré le nom de son père, le général-comte Hugo ? N'a-t-il pas fini de s'imposer à lui en passant près de lui — avenue d'Eylau — les dernières années de sa vie ? N'a-t-il pas passé, sous lui, la première nuit de son éternité ? Et ne peut-on pas penser que l'œuvre de l'écrivain tient la même place que l'Arc, la même place humaine dans son détail et sa signification, inhumaine dans ses proportions, dans sa

voix, dans son monologue, dans son resplendissant et redoutable *Hugo Seul* ?

Le monologue hugolien est une immense Porte de la Poésie, comme l'Arc une immense Porte de l'Histoire. C'est à l'Arc de Triomphe qu'on envisage donc de situer le vrai relai d'immortalité digne de Victor-Hugo — à sa prodigieuse mesure. Le symbole ne sera-t-il pas, universellement apprécié ? Aux côtés de la flamme de la Dalle sacrée, vouée au Soldat, pendant quelques heures pourra briller l'autre étincelle symbolique de l'infini, cher à celui qui l'incarna et l'incarne encore avec tant de majesté souveraine.

PIERRE DESCAVES

*Président de la Société
des Gens de Lettres de France.*





POUR VOS VOYAGES **PRENEZ L'AVION**

L'histoire ne revient pas en arrière, le seul moyen de déplacement commode aujourd'hui, c'est l'avion. Evitez les transbordements inutiles, les attentes interminables, les multiples faux frais.

PRENEZ L'AVION



Ne perdez pas un temps précieux, rejoignez vite les êtres qui vous sont chers, prolongez vos vacances, une seule solution, c'est l'avion.

PRENEZ L'AVION AIR FRANCE

qui vous offre un confort idéal, un service impeccable, une cuisine de grande classe et qui vous amène frais et dispos à destination.

Le Caire : Tél 79915 — 45670
Alexandrie : Tél. 23929
et toute agence de voyages

BOOKS ABROAD

REVUE TRIMESTRIELLE
LITTÉRAIRE ET INTERNATIONALE



Fondée en 1927 par ROY TEMPLE HOUSE

Direction : ERNST ERICH NOTH

Au service d'une Littérature Universelle :

Comptes rendus et analyses des plus importants livres récents de toute langue parus dans le monde entier, par des critiques et érudits américains et étrangers les plus connus.

Au service des Idées :

Articles et études par des auteurs à la réputation mondiale. Lecture indispensable pour quiconque s'intéresse à l'évolution intellectuelle de notre temps.

Abonnements :

Un An : doll. 4.00 — Deux Ans : doll. 7.00 — le no. 1.25

S'adresser au Circulation Manager

BOOKS ABROAD

University of Oklahoma Press, Norman, Okla., Etats-Unis

CREDIT D'ORIENT

SOCIETE ANONYME EGYPTIENNE

13, Rue Kasr El Nil, LE CAIRE

Téléph. : 59361 - 45429

R.C.C. 3827

AFFILIE AU GROUPE

de la

BANQUE NATIONALE

POUR LE

COMMERCE et L'INDUSTRIE

16 Boulevard des Italiens - Paris

**assure la liaison de l'économie égyptienne
avec un ensemble de réseaux comprenant**

- 915 Agences en France

- 130 Agences à l'Étranger

TOUTES OPERATIONS DE BANQUE
ET DE BOURSE - LETTRES DE CREDIT

BANQUE DE L'INDOCHINE

SOCIÉTÉ ANONYME

Au Capital de 1.275.000.000 Francs

**SIÈGE SOCIAL: 96, Boulevard Haussmann
PARIS (8^{me})**

Succursales et Agences :

BORDEAUX, MARSEILLE

LONDRES

INDOCHINE, CHINE, HONGKONG

TOKYO, SINGAPOUR, BANGKOK,

PONDICHERY

PAPETE, NOUMEA

SAN FRANCISCO

DJEDDAH, DHAHRAN (Arabie Séoudite)

HODEIDAH (Yemen)

DJIBOUTI (Côte Française des Somalis)

ADDIS ABEBA, DIRE DAOUA (Ethiopie)

BANQUE D'INDOCHINE (South Africa) Ltd.
Johannesburg.

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

CORRESPONDANTS DANS LE MONDE ENTIER

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE DE PARIS

Siège Social : Paris - 14, Rue Bergère

AGENCES EN EGYPTE

ALEXANDRIE LE CAIRE

R. C. 255

R. C. 360

PORT-SAID

R. C. Canal 11

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

OUVERTURES DE CRÉDITS DOCUMENTAIRES

LOCATION DE COMPARTIMENTS DE COFFRES-FORTS

Agences en : FRANCE — GRANDE-BRETAGNE
BELGIQUE — INDE — AUSTRALIE — MA-
DAGASCAR — TUNISIE.

Filiale à NEW-YORK : THE FRENCH-AMERI-
CAN BANKING CORPORATION, 31, Nassau
Street.

BANQUE BELGE ET INTERNATIONALE EN EGYPTE

Société Anonyme Egyptienne

Autorisée par Décret Royal du 30 Janvier 1929

LE CAIRE HELIOPOLIS ALEXANDRIE

**La Banque émet des Bons de Caisse au Porteur
à des conditions favorables. Elle offre en lo-
cation des coffrets privés installés dans des
salles pourvues du conditionnement d'air.**

**TRAITE TOUTES
OPÉRATIONS DE BANQUE**

R. C. C. 39

R. C. A. 692

achetez et conservez

notre magnifique numéro spécial

MILLENAIRE D'AVICENNE

Introduction de S.E. TAHA HUSSEIN Pacha
Ministre de l'Instruction Publique d'Egypte

avec la collaboration de

Mlles. M.-T. D'ALVERNY, A.-M. GOICHON,
MM. les Prof. HENRI MASSÉ, LOUIS MASSIGNON,
IBRAHIM MADKOUR, FOUAD EL
AHWANY YUSUF KARAM, LOUIS GARDET,
R.P. ANAWATI, YEHIA EL KHACHAB, SUHEYL
UNVER, AKIL MUHTAR OZDEN, MOHAMED
YOUSSEF MOUSSA.

Ce numéro de 220 pages a été honoré d'importantes souscriptions du Gouvernement Egyptien, du Gouvernement Iranien, du Gouvernement Français, du Comité Culturel de la Ligue Arabe.

Le numéro ordinaire	P.T. 60 Frs. Fr.600
Le numéro de luxe sur aïfa mousse	
tirage limité à 400 ex.	P.T.120 Frs. Fr.1200

CAHIERS DU SUD

Directeur-Fondateur : JEAN BALLARD

Comité de Rédaction

Léon-Gabriel Gros, *Rédacteur en chef*
Joe Tortel, Toursky, A. Blanc-Dufour, Pierre Guerre
Secrétaire de rédaction : Jean Lartigue

Correspondants

E. DERMENGHEM (Alger)
FELIX GATTEGNO (Buenos-Ayres)

Administration-Rédaction

10, COURS DU VIEUX PORT, MARSEILLE
Tél. : DR. 53-62 C.C.P. Marseille 137-45

LES CAHIERS DU SUD sont représentés
en Egypte par la REVUE DU CAIRE

On s'abonne sans formalités auprès de
LA REVUE DU CAIRE, 3, Rue Nemr
LE CAIRE

UN AN (Six Numéros) P.T. 120

vient de paraître

FOUAD ABOU KHATER

SHAGAR EL DORR

ET

BAÏBARS

*la seule sultane de l'Islam,
un grand capitaine*

*les croisés, les mongols,
des révolutions de palais,
des intrigues de harem . . .*

l'histoire plus passionnante qu'un roman!

Un beau volume de 240 pages P.T. 50
francs 500

Depositaires en France :

EDITIONS DES CAHIERS DU SUD

28, Rue du Four - PARIS (VIe)

AUX EDITIONS DE LA REVUE DU CAIRE

LA REVUE DU CAIRE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

3, Rue Nemr, LE CAIRE - Tél. 41586

LE NUMÉRO : 20 Piastres

Abonnement pour l'Egypte: Un An..... P.T. 200

Abonnement pour l'Etranger: Un An..... P.T. 225

LA REVUE DU CAIRE est représentée en France

par les Editions des **CAHIERS DU SUD**

28, Rue du Four, PARIS (VI^e)

PRIX DU NUMÉRO 200.— frs.

ABONNEMENT, UN AN 2000.— frs.

On s'abonne sans formalités auprès des Editions des
CAHIERS DU SUD, 28, rue du Four, PARIS (VI^e)

C.C.P. 101. 819 à Paris

N. B. — Les Bureaux de la Revue sont ouverts tous les jours
de 10 heures à 12 heures